

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SAINT-FRANÇOIS-DU-LAC.

Le but de ce chapitre est d'établir l'origine du nom de Saint-François appliqué à la localité qui est au sud du lac Saint-Pierre. Je crois l'avoir trouvée dans une pièce de 1638 ; mais voyons comment, au cours des années antérieures, l'on désignait ce lieu.

Lors de son premier voyage sur le fleuve Saint-Laurent (1603), Samuel de Champlain remarqua une rivière, à gauche, en entrant dans le lac Saint-Pierre (c'est la rivière Nicolet), et, après l'avoir mentionnée, il dit : " continuant du même côté, il y a une autre petite rivière qui entre environ deux lieues en terre et sort de dedans un petit lac qui peut contenir quelques trois ou quatre lieues." Le petit lac signifie ou la baie de la Vallière ou la baie de Saint-François ; en tous cas, la rivière Saint-François prend sa source au lac dit maintenant Saint-François, à cent milles du lac Saint-Pierre. Je soupçonne les imprimeurs d'avoir dénaturé ici le texte de Champlain.

Six ans plus tard, le même explorateur décrivit de nouveau la contrée du lac Saint-Pierre. " Du côté du sud, dit-il, il y a deux rivières, l'une appelée la rivière du Pont et l'autre de Gennes, qui sont très belles et en beau et bon pays."

La rivière du Pont, du nom de Pontgravé, compagnon de Champlain, est celle de Nicolet. Quant au nom de Gennes, qui semble s'appliquer à la rivière Saint-François ou à l'Yamaska, je ne puis le rattacher à aucun personnage du groupe de Champlain, à moins que ce ne soit de Guers, commis de la traite. Les typographes ont fort maltraité les phrases de Champlain dans l'édition publiée du vivant de l'auteur, et même sur ses cartes, on voit que la fantaisie des graveurs se donnait libre cours.

Le fondateur de Québec ne dit rien de plus au sujet de la rive sud du lac Saint-Pierre.

Jean de Lauzon était, de tous les officiers de la compagnie de la Nouvelle-France (fondée en 1627) celui qui prenait la part la plus active au fonctionnement de ce corps. Son second fils, nommé François, naquit en 1634 ou dans les premiers jours de 1635. Dès le 15 janvier de cette dernière année, la compagnie accordait à cet enfant une vaste

concession de terre à prendre en Canada, dans les endroits que le gouverneur désignerait.

Voici un acte qui délimite cette concession :

“ Nous, Charles Huault de Montmagny, chevalier de l'ordre Saint-Jean de Jérusalem, lieutenant de Sa Majesté en toute l'étendue du fleuve Saint-Laurent de la Nouvelle-France, suivant un mandement en suite d'une concession faite par messieurs de la Compagnie de la Nouvelle-France, en date du 15 janvier 1635, au profit de François de Lauzon, écuyer, fils de messire Jean de Lauzon, chevalier, conseiller du roi en son Conseil d'Etat,—de la consistance des terres ci-après déclarées,—nous nous sommes transportés (1) aux lieux mentionnés par la dite concession, et étant à l'embouchure d'une rivière qui est du côté du sud, qui descend du lac ou vient proche du lac Champlain, (2) y aurions entré et monté en icelle, et pour plus facile connaissance aurait été nommée la rivière Saint-François (3) et descendus à terre, assistés du sieur Paul (4), de Guillaume Hébert (5), de Gaspard Le Poutourel (6), du sieur Bourdon, ingénieur, et de Jean Guytêt (7), notaire, commis-greffier ; aurions déclaré à Nicolas Trevet (8), écuyer, à ce présent, que nous le mettions en possession réelle et actuelle de la consistance des terres, îles, rivières, mers et lacs mentionnés par la dite concession, au nom et comme procureur du dit sieur de Lauzon fils, pour en jouir, par lui et ses hoirs et ayants cause ; à quoi obtempérant, le dit sieur Trevet, au dit nom, aurait coupé du bois et arraché de l'herbe croissant sur les dites terres et fait les cérémonies à ce requises. Et pour marque de la prise de possession avons fait enfoncer du côté main gauche, en terre, vis-à-vis le bout de haut de la première île (9), une pierre avec quatre plaques de plomb au pied d'un sycomore, sur lequel nous aurions fait graver une croix par le dit sieur Bourdon, en présence des sus-nommés, lesquelles plaques et pierre que nous

(1) A la fin de la pièce, il dit qu'il n'a pas jugé à propos de se rendre jusqu'à l'autre extrémité de la seigneurie. Alors il n'a pas dépassé le lac Saint-Pierre au cours de ce voyage.

(2) La rivière Saint-François a ses sources très loin du lac Champlain, dans la direction du nord-nord-est relativement à ce lac.

(3) Evidemment du nom de François de Lauzon.

(4) Je ne connais que Jean-Paul Godefroy dont le nom de baptême correspond à celui de ce personnage. Voir *Société Royale*, 1882, p. 49.

(5) Fils de Louis Hébert, premier cultivateur en Canada. Il mourut en l'année 1639.

(6) Parent de Jacques Leneuf de la Poterie.

(7) La pièce ci-dessus se trouve dans son greffe, à Québec.

(8) Seule mention connue de ce personnage en Canada.

(9) Celle que nous appelons l'île du Fort ? C'est la principale du groupe.

avons fait enfouir ne servent que pour marque de prise de possession et non pour bornes, d'autant que la dite rivière Saint-François sert de bornes, d'un bout, aux dites terres, et, d'autre bout, pour borne, une île nommée Saint-Jean et la rivière nommée Sainte-Marie (1) qui sont au-dessus du Sault Saint-Louis en montant le dit fleuve Saint-Laurent, icelle rivière Saint-François, île Saint-Jean (2) et rivière Sainte-Marie y comprise, auxquelles terres concédées nous aurions donné (3) la seigneurie de la Citière suivant le désir du dit sieur François de Lauzon. Et d'autant que la dite rivière Saint-François et île Saint-Jean sont tenants incommutables et qui ne peuvent varier, ni être changés, nous n'avons pas estimé être nécessaire de nous y transporter. Et de tout ce que dessus le dit sieur Trevet nous a requis acte à lui octroyé. Fait au fort des Trois-Rivières (4), le 29 juillet 1638. (signature) C. H. de Montmagny, N. Trevet, Jehan Bourdon, Le Post (5), Guillaume Hébert, Pouterel."

Sir Louis H. Lafontaine observe (6) que la profondeur de ces terrains n'est pas citée dans l'acte de 1638, mais, dit-il, une partie s'étendait sur le territoire actuel des Etats-Unis et le tout eut formé un royaume en Europe. Il ajoute que M. Varin, notaire à Laprairie, il y a trente ans, possédait un papier disant que la Citière, d'après une déclaration de l'intendant Duchesneau, vers l'année 1677, était "d'une étendue de plus de soixante lieues de pays." Le front, au fleuve Saint-Laurent, ne dépassait guère vingt-cinq lieues. L'expression "soixante lieues" signifiait donc la profondeur.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre 1638 et 1676 où le privilège de la famille Lauzon fut aboli, M. de Lauzon et ses enfants concédèrent les fiefs suivants à diverses personnes, savoir : Laprairie, Longueuil, les îles Saint-Paul, Sainte-Hélène et Montréal, les seigneuries d'Yamaska et de Saint-François-du-Lac. Au dessus de Laprairie et plus bas que Saint-François-du-Lac (sauf dans le gouvernement de Québec), cette famille ne figure nulle part dans les titres des fiefs ou seigneuries.

Nous allons voir que le nom de Saint-François s'est conservé sans interruption, depuis 1638, tout en se modifiant quelque peu de temps à autre. D'abord, ce fut Saint-François tout court ; puis Saint-François-des-Prés ; ensuite Saint-François-Xavier, qui est le vocable de la pa-

(1) La rivière Châteauguay ?

(2) Ce doit être l'île Saint-Bernard, nommée aussi l'île des Sœurs.

(3) Il manque ici un mot ou deux.

(4) A cette époque qu'il n'y avait pas d'établissement français sur le fleuve, au-dessus des Trois-Rivières.

(5) Pas connu d'ailleurs. Peut-être est-ce le "sieur Paul" mentionné plus haut.

(6) Société Historique de Montréal, seconde livraison, 1859, p. 68.

roisse. Dans certains actes des anciens notaires, on lit "Saint-François sur le lac Saint-Pierre." La coutume populaire était de dire "Saint-François-du-Lac;" c'est aujourd'hui le nom légal. (1)

On a prétendu que le nom de la rivière Saint-François venait d'un fils de Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières. Boucher n'a pas eu d'enfant du nom de François. D'autres veulent qu'il s'explique par celui de François Crevier; or François, fils de Christophe Crevier, né en 1640 et tué tout enfant (1653) par les Iroquois, n'a rien eu à faire avec les terres des bords du lac Saint-Pierre. Les seigneurs Boucher et Crevier n'ont possédé Saint-François que vingt ans après l'adoption du nom de ces lieux, comme on peut s'en convaincre aisément.

Le fort Richelieu, construit, au mois d'août 1642, sur l'emplacement où est la ville de Sorel, mécontentait les Iroquois, qui se tenaient constamment en embuscade dans ses environs. Les patrouilles françaises ne parvenaient pas toujours à déloger ces maraudeurs si alertes et connaissant tous les détours des îles du lac Saint-Pierre. L'été de 1643, douze hommes (des Algonquins des Trois-Rivières, paraît-il) qui pêchaient à l'entrée de la rivière Saint-François, furent mis en fuite par les Iroquois, après un combat opiniâtre. La *Relation* des Jésuites (page 66) qui raconte ce fait, dit que c'était "dans le lac Saint-Pierre, à sept ou huit lieues de l'habitation (fort de Richelieu) à l'embouchure d'une rivière appelée Saint-François." La vraie mesure est de cinq lieues au plus. Le nom de Saint-François se présente ici comme le nom d'une localité déjà connue par cette désignation.

Les Jésuites avaient donné à la grande île du lac Saint-Pierre le nom de Saint-Ignace en mémoire d'Ignace de Loyola, fondateur de leur Ordre, et ils peuvent avoir nommé la rivière du nom de Saint-François pour honorer Saint-François-Xavier, leur plus grand apôtre; cependant je ne puis m'empêcher de croire qu'il s'agit plutôt de François de Lauzon, puisque la Citérie était bornée par ce cours d'eau, auquel le nom de "rivière Saint-François" est imposé par le document de 1638.

Après l'abandon et la destruction du fort de Richelieu, vers la fin de l'automne de 1646, les Iroquois se répandirent, durant l'hiver, par toute la contrée du lac Saint-Pierre. Au commencement du printemps, l'une de leurs bandes rencontra quelque part, dans la baie dite à présent de la Vallière, Simon Piescuret, le plus vaillant des chefs Algonquins et le tua; ce fut le dernier coup porté à la race algonquine comme nation guerrière redoutable.

François de Lauzon, qui portait le titre d'écuyer dès l'âge de 3 ans, ne paraît pas avoir demeuré en Canada. Il devint conseiller au parlement de Bordeaux vers l'âge de 10 ans et prit le surnom de sieur de

(1) Note du juge Charles Gill, qui m'a beaucoup aidé dans ces recherches.

l'Isle. En 1647, il tailla à même son domaine de la Cité la seigneurie de Laprairie en faveur des Pères Jésuites, mais il ne tenta jamais de faire défricher et habiter le reste de l'immense domaine qui lui était échu à condition de le mettre en valeur. Ses titres seigneuriaux n'ont jamais été, par conséquent, d'accord avec la loi. En 1648, il céda ses droits à son frère, Louis de Lauzon.

L'automne de 1651, Jean de Lauzon, père, débarqua à Québec en qualité de gouverneur-général. Peu de jours après, Jean de Lauzon, fils aîné, épousa, dans la même ville, Anne Després.

M. de Lauzon, père, retourna en France, l'année 1656 et ne revit plus le Canada.

Louis de Lauzon, seigneur du grand fief de la Cité, et de la petite seigneurie de Gaudarville (près de Québec) épousa, en 1655, Catherine Nau de Fossembault et lorsqu'il se noya, en 1659, il n'avait pas d'enfant. La Cité passa à son frère aîné, Jean, chevalier, grand sénéchal de la Nouvelle-France, seigneur de Lauzon (la Pointe Lévis) et lieutenant au gouvernement de la Nouvelle-France, lequel fut tué par les Iroquois, à l'île d'Orléans, le 22 juin 1661.

Durant ces deux années où il fut propriétaire de la Cité, Jean de Lauzon paraît avoir imposé à la terre de Saint-François du lac Saint-Pierre, le nom de *Després* qui était celui de sa femme. Ce qualificatif convenait d'autant mieux aux localités en question que c'est un pays plat, tout en pâturage et en belles terres.

Le voyageur qui part de Sorel pour se rendre à Nicolet, en côtoyant le lac Saint-Pierre, est surpris de la variété des formes du rivage, des baies, des échancreures, des bouches de rivières, des fermes nombreuses, des troupeaux répandus partout, des îles échouées au large comme des corbeilles de verdure, des navires qui flottent au loin sur cette mer admirable, et, embrassant l'horizon qui s'étend jusqu'aux crêtes des Laurentides d'une part, jusqu'aux renflements du sol qui annoncent les Alleghanys d'un autre côté, il ne peut taire son enthousiasme. La majestueuse nappe d'eau du lac Saint-Pierre est comme le centre de ce miroir de la création. Un jour, des villes prospères s'élèveront autour de ce bassin naturel. En attendant, la bonne et douce campagne canadienne y développe ses agréments. Ce sera, dans l'avenir, un point de repère pour le touriste, un "pays" suivant l'ancienne acception du mot. Il a son commencement et sa fin. Au bas du lac Saint-Pierre, les villes des Trois-Rivières et de Nicolet; à la partie supérieure Sorel et Berthier. Trois-Rivières au nord a pris, de longue date, le pas sur Nicolet au sud. Sorel au sud a primé Berthier situé au nord.

Lorsque les quatre villes seront devenues grandes, le bassin du lac Saint-Pierre nous présentera l'une des féeries d'été de la province de Québec. Ce sera tout un monde, comme ces petits pays d'Europe où

l'artiste et le poète poursuivent l'inspiration au milieu d'une nature grandiose et d'une population aimable, cherchant à plaire parcequ'elle vit heureuse et satisfaite des bienfaits de la Providence.

Revoyons la rive sud, la rivière Yamaska cachée par ses îles, la baie de la Vallière dessinée pour le plaisir des yeux, la baie de Saint-François toute ronde et coquette, les îles qui divisent les chenaux de la rivière Saint-François, les rives basses de Lussaudière et de la baie du Febvre, où les pasteurs conduisent leurs troupeaux. Ni rochers sauvage, ni caps, ni côtes de sable, mais de la verdure, partout de la verdure, des eaux, des arbres, des champs, des habitations propres, des gens heureux ! Beau pays de pêche et de chasse. Le sol est excellent, le climat fait vivre, l'aisance y règne depuis deux siècles, depuis que la forêt a vu venir son maître. Voilà plus de deux cents ans en effet que la hache du colon a fait retentir ses échos sonores, en lui annonçant une époque nouvelle, toute différente des choses du passé.

La haute futaie, qui borde encore presque toute la rive sud du lac, renferme des "sucreries" préservées jalousement par les propriétaires. Il est rare de voir en pays plat autant de grands arbres. A la baie du Febvre, par malheur, depuis vingt-cinq ans, cette noble tradition se néglige. Une malheureuse chicane survenue entre la seigneuresse et les censitaires, en a été la cause. Le bon sens remédiera à cette faute, espérons-le.

Tout est français dans ces parages. Le meilleur sang de notre race a peuplé les paroisses d'Yamaska, Saint-François, Pierreville, la baie du Febvre, Saint-Zéphirin. Malgré l'isolement des premières années, malgré les guerres sanglantes qui ont gêné l'expansion de ces braves gens, malgré tous les obstacles, les racines de leurs familles sont restées fermes et ont triomphé des événements les plus désastreux.

Saint-François-du-Lac doit être regardé comme le centre, le cœur, le foyer de la colonisation entre Sorel et la baie du Febvre. Les faits parlent d'eux-mêmes. Sans y mettre d'imagination, il est permis de grouper sur les bords de cette rivière, surtout sur les îles de son embouchure, la plupart des souvenirs historiques qui se rattachent à la rive sud du lac Saint-Pierre.

BENJAMIN SULTE.

(A continuer.)

JOSEPH LA FRANCE

LES TRAPPEURS.—SÉDUCTION DE L'OUEST.

Fili servorum tuorum habitabunt et semen eorum in sæculum dirigetur.—Ps. 101.

Les enfants de vos serviteurs auront enfin une demeure stable et leur race subsistera éternellement.

(*Suite et fin.*)

LES SAUVAGES DU NORD. *

La France rapporte que chez quelques-unes des tribus qu'il visita, les mères avaient l'habitude de faire avaler de la graisse et de l'huile à leur enfant, lorsqu'il venait au monde et avant qu'il ne but.

Cette pratique devait, dans leur idée, l'endurcir contre le froid et les privations, et assouplir son corps.

Les Cimbres avaient une habitude à peu près analogue qui consistait à exposer leurs nouveaux nés dans la neige pendant quelques instants.

Une autre coutume curieuse que rapporte aussi La France, c'est qu'après la mort du chef de famille, lorsqu'un enfant portait son nom, on le remplaçait par un autre, pour éviter la tristesse que le souvenir du défunt pouvait faire naître.

On dit qu'Alexandre-le-Grand ne voulait que personne portât son nom, et Pline rapporte qu'un jour, un soldat appelé Alexandre, ayant été accusé devant lui de mener une vie débauchée, il lui commanda de quitter ce nom ou de changer de vie.

Les sauvages dans le voisinage de la Baie d'Hudson, à part le castor,

chassaient aussi l'ours, l'orignal et le caribou. Ils laissaient aux femmes le menu gibier, tel que la martre, le vison et le chat sauvage, qu'elles prenaient au lacet. Durant l'hiver, ils se frottaient tout le corps d'huile de castor, afin de se prémunir contre le froid. L'été, quand ils désiraient enlever cette huile, ils se mettaient à l'eau, se couvraient de boue et de glaise, la laissaient sécher et l'enlevaient ensuite facilement. Ils faisaient un espèce de sucre noir avec l'écorce de pruche bouillie. Ils avaient une horreur invincible pour le fromage, parce qu'ils s'imaginaient que cet aliment était fabriqué avec de la graisse de mort.

Les objets nouveaux et rares étaient toujours d'un grand prix parmi les sauvages. Aussi tous ces jouets, ces mille riens qui amusent les enfants étaient-ils recherchés par eux. Au lac Pachegoia, La France obtint jusqu'à trois peaux de martre pour une petite clochette. Ils donnaient tous ces objets à leurs femmes, comme un ornement destiné à les embellir. On voit que la galanterie n'existe pas seulement chez les nations civilisées.

LA TRAITE.

En juin 1742, les employés de la Baie d'Hudson augmentèrent considérablement le prix des marchandises. Leur but était de faire du zèle envers la Compagnie, et de montrer un grand empressement pour ses intérêts.

Ils savaient bien d'ailleurs que les sauvages seraient forcés d'accepter ces changements. Quant à eux, ils espéraient par là assurer leur avancement ou une augmentation de leurs traitements. Pour donner une idée des prix exagérés exigés pour les marchandises, il suffira de quelques exemples :

Une livre de poudre, valait 4 peaux de castor.			
Une couverture en laine,	“	12	“
Une hache,	“	4	“
Un chapeau,	“	7	“
Une chemise,	“	7	“
Un fusil,	“	25	“
Un pistolet,	“	10	“

Les profits s'élevaient jusqu'à 2000 pour 100. Malgré ces conditions désavantageuses, ils se vendit, en 1742, au fort York, cinquante mille peaux de castor, et neuf mille peaux de martre.

Le tableau suivant pourra donner une idée du commerce que faisait la Compagnie de la Baie d'Hudson, pendant les premières années de son établissement dans le pays.

Ce tableau indique la valeur des fourrures en Angleterre.

En 1699... £693 15 7	En 1722... £2449 15 11
1701... 1658 9 8	1723... 2305 2 7
1702... 972 16 3	1724... 1497 18 7
1705... 2021 10 0	1725... 2410 17 1
1706... 958 6 2	1726... 1599 15 11
1708... 2025 3 6	1727... 1756 2 0
1710... 1160 4 3	1728... 2571 13 4
1711... 760 2 0	1729... 1941 19 7
1712... 745 14 1	1730... 2315 3 9
1713... 893 14 3	1731... 2876 1 2
1714... 2349 7 9	1732... 3350 12 3
1715... 1402 18 8	1733... 3110 9 9
1716... 1259 17 3	1734... 3930 19 9
1717... 3191 2 9	1735... 2232 17 11
1718... 1847 18 7	1736... 1549 16 10
1719... 1731 11 9	1737... 4124 18 2
1720... 1897 9 9	1738... 3879 17 11
1721... 1788 4 4	

D'un autre côté, le commerce français était de beaucoup supérieur à celui de la compagnie. J'aurai occasion de parler un peu longuement des causes de son extension, et de celles qui amenèrent ensuite sa ruine.

Pour le moment, je me contenterai de donner la statistique des fourrures exportées du Canada au fort La Rochelle en 1743.

15,000 Capots de castors	1220 Peaux de chats sauvages
112,080 Peaux brutes de castors	1267 " de loups
10,623 " d'ours noirs	10280 " de renards
5889 " " bruns	92 " de biches
30,325 " de martres	12,428 " d'élans
110,000 " de loutres	451 " de renards rouges
1700 " de lynx	

Total... 311,355 fourrures.

CURIEUSE RENCONTRE.

A l'ouest de la rivière Quinipigouchich (Winnipegosis), La France rapporte avoir vu un sauvage, qui lui aurait assuré, à plusieurs reprises, avoir rencontré des hommes portant une moustache, vivant dans des maisons en pierre et dans des forts au sud-ouest du lac Winnipegosis. Ces hommes qui ne pouvaient être autres que des blancs, d'après cette description, avaient des ustensiles de cuisine en fer blanc. La France dit

avoir vu une coupe de ce métal entre les mains de ce sauvage qui prétendait l'avoir reçue d'un de ces blancs.

Ceci se passait au printemps de 1742, pendant qu'il se dirigeait vers la Baie d'Hudson.

Il semblerait que ce récit se rapporte aux fils de Lavèrandrye qui, dans leur course vers les Montagnes Rocheuses, auraient rencontré le sauvage dont parle La France. Quant aux maisons en pierre ou aux forts, ce devait être probablement l'endroit où ils hivernèrent.

ESCLAVAGE.

En 1742, la Nation des Vieux Hommes fit une excursion à l'ouest du lac Pachegoia. Les guerriers furent trois mois absents et firent un traité de paix avec une tribu vivant dans les Montagnes Rocheuses.

A l'ouest des montagnes, habitait une tribu qui ne connaissait point l'usage des armes à feu. Cette infériorité de son armement contribua à son asservissement, et les sauvages qui la composaient, furent tous vaincus, faits prisonniers et vendus comme esclaves. En signe de servitude, leurs vainqueurs leur avaient coupé la jointure du petit doigt.

Pendant son séjour au fort York, La France rencontra un vieux chef sauvage, qui vivait à quelque distance à l'ouest de la rivière Nelson. Ce vieillard faisait partie de trente guerriers qui, en 1727, poursuivirent les Attimospiquois ou Tête Plates, jusque sur les côtes du Pacifique. Il fut le seul qui revint vivant de cette campagne militaire; l'unique témoin de cette course lointaine, qui put annoncer à sa tribu le sort de ses frères d'armes, morts de faim, de fatigue, ou sous les coups de leurs ennemis.

RÉCIT D'UN VIEILLARD

Le récit de ce vieillard rappelle les campagnes des Parthes ou de Gengis-Khan. Voici un court abrégé de cette fameuse expédition.

Résolus de se venger des cruautés commises par les féroces Attimospiquois, ou de périr, trente guerriers partirent avec leur familles. Ils voyagèrent pendant deux hivers et un été, et au mois d'avril 1727, ils atteignirent les côtes de l'Océan Pacifique. Ils se construisirent des embarcations et laissèrent leurs épouses et leurs enfants dans une île qui n'était séparée de la terre ferme qu'à la marée haute. Leurs familles devaient attendre leur retour à cet endroit. Les guerriers se mirent à la recherche de leurs ennemis les Têtes Plates. Ils naviguèrent pendant trois mois, se nourrissant de pêche et faisant des haltes de temps à autre, pour se livrer à la chasse. Ils finirent enfin par apercevoir les vestiges d'un camp et un peu plus loin, des feux à demi éteints. Ils quittèrent

leurs canots et suivirent ces traces. Ils trouvèrent enfin leurs ennemis, campés sur les bords d'une petite rivière, inconscients du danger qui les menaçait. Ils fondirent sur eux en jetant leur cri de guerre. Les Têtes Plates s'enfuirent, laissant un grand nombre de morts ; mais, ayant constaté ensuite combien peu nombreux étaient leurs adversaires, ils revinrent à la charge. Les agresseurs furent obligés de regagner leurs canots, après avoir perdu quinze des leurs. Tous, à l'exception de trois qui purent retourner à l'île où devaient se trouver les femmes et les enfants, périrent de misère. A leur grande douleur, les trois survivants ne trouvèrent que deux femmes expirantes qui racontèrent que, pendant leur absence, un parti de Têtes Plates les avait attaquées pendant la nuit, avait enlevé ou tué toutes les femmes et les enfants et qu'elles-mêmes avaient été abandonnées comme mortes. Ils passèrent trois jours dans cette île, et au moment du départ, les deux femmes et un d'eux avaient expiré. Un mois après, le dernier compagnon de voyage du vieillard que La France vit au fort York étant mort, il voyagea seul pendant un an, traversant les Montagnes Rocheuses et maintes régions inconnues.

Lorsqu'il arriva au milieu des siens, il se mourait de faim. Il avait perdu son fusil, sa hache et même son couteau, et n'avait, pour soutenir sa chétive existence, que la mousse des bois et des rochers, et les racines des prairies. La France apprit de ce même vieillard qu'il avait visité un endroit dans les Montagne Rocheuses, où le feu sortait de terre, et où des pierres enflammées étaient lancées du pied des montagnes à de longues distances. Si ce récit n'est pas le fait de l'imagination ardente de ce sauvage, et peut être considéré comme véridique, il indiquerait la présence de volcans, éteints depuis.

En traversant les Montagnes Rocheuses, ce vieillard rencontra peu de sauvages. Ils vivaient par groupe de dix à douze familles, sur les bords des rivières où ils s'étaient construit des maisons en bois très spacieuses. Ils se nourrissaient de poissons qu'ils apprêtaient avec des fruits comme les bluets et les framboises qu'on trouvait en grande quantité dans les vallées.

La dernière partie de ce récit semble être vraie, car McKenzie, dans son voyage aux côtes du Pacifique en 1793, confirme ces renseignements. Il parle même de villages bien bâtis, au milieu desquels étaient érigés des temples païens de cinquante pieds carrés. De chaque côté de ces temples étaient sculptées des figures grossières représentant deux êtres humains, les mains appuyées sur leurs genoux et supportant sur leur dos le poids de toute la construction. De l'autre côté du temple, étaient des figures hiéroglyphiques représentant des têtes d'ours et de castors.

Quant aux proues des pirogues que le capitaine Cook dit être ornées

de dents humaines, il paraîtrait, d'après le récit de ce vieillard, que ce sont les dents d'un certain poisson, fort semblables, surtout à distance, à celles de l'homme.

Les sauvages, sur les côtes du Pacifique, vivaient, à l'époque dont parle ce vieillard, dans des villages bien bâtis, et étaient soumis à un chef qui exerçait une autorité souveraine. Ils étaient dans l'abondance et avaient la tête ornée de plumes d'aigles fort communs dans ces parages.

Ils ont l'habitude, dit La France, de brûler leurs morts et entretiennent des fleurs à l'endroit où sont déposées leurs cendres.

Ils prennent le poisson à l'aide d'une machine de forme conique, ayant quinze pieds de long et quatre pieds et demi de diamètre. Le poisson pénètre dans cette espèce de réservoir par une ouverture de sept pouces de diamètre, et, une fois entré, il n'en peut plus sortir.

LES EMPLOYÉS DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON.

Les employés de la Baie d'Hudson étaient, en 1742, peu nombreux dans les forts. En dehors de la traite avec les Sauvages qui visitaient leurs comptoirs, ils se livraient à la pêche et à la chasse des oies dont ils faisaient une grande provision pour leur hivernement. Les Anglais possédaient le fort Churchill, le fort York et le fort Prince de Galles, défendu par 40 canons. Les traiteurs français accaparaient presque tout le commerce de l'Ouest, parce qu'ils visitaient les pays habités par les diverses tribus, tandis que les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson se contentaient d'attendre les sauvages dans leurs forts. En 1731, La France rapporte que dix canots, montés par des traiteurs métis français, visitèrent la rivière Albany, et emportèrent de riches fourrures. Au fort Churchill, en 1732, les employés de la Compagnie avaient fait importer d'Angleterre plusieurs barils de leur breuvage favori, la bière. Afin de la protéger contre le froid, ils creusèrent une fosse de cinq pieds de profondeur, au milieu du fort et la couvrirent jusqu'à une hauteur de huit pieds au-dessus de la surface du sol.

JÉRÉMIE.

M. Jérémie qui fut lieutenant au fort Bourbon sur la rivière Ste-Thérèse, embranchement de la rivière Nelson, et qui fut ensuite gouverneur de ce fort jusqu'en 1714, donne sur cette contrée des détails qui complètent les données de J. La France. Il demeura à la Baie d'Hudson de 1697 à 1714.

A quinze lieues de la rivière Churchill, dit-il, se trouve la rivière du Loup Marin. Entre ces deux rivières, les chasseurs poursuivent des

troupeaux nombreux de bœufs musqués. L'odeur prononcée de musc, qui s'exhale de la viande de ces animaux, à certaines époques de l'année, en rend la chair détestable. Leur poil est très long, traînant à terre et bien fourni. Leurs cornes retournées pèsent jusqu'à 60 livres. Les "Plascotés de Chiens" qui visitent cette rivière, sont une nation douce. Ils portent à leur cou des morceaux de cuivre, qu'ils trouvent sur les bords de la rivière de ce nom, et qu'ils façonnent en les frappant avec des cailloux.

Les cariboux, durant l'été, souffrent beaucoup des maringouins et autres insectes qui les tourmentent sans cesse. Afin d'échapper à leurs morsures, ils quittent les bois, et se dirigent vers la rivière Bourbon par troupeaux de huit à dix mille. Aussi les sauvages trouvent sans effort toute la nourriture dont ils ont besoin. Jérémie dit qu'on pourra l'accuser peut-être d'exagérer ridiculement ce qu'il a vu, mais qu'il est dans les limites de la vérité, quand il dit que les oies et les canards sont en tel nombre sur les bords de cette rivière, que lorsqu'ils se lèvent, effrayés par la décharge d'une arme à feu, ils obscurcissent le ciel, et que le bruit, produit par leurs ailes et par l'air déplacé, empêche les chasseurs de s'entendre.

Le loup et le veau marin étaient aussi très nombreux. Jérémie estime que, sur une rivière qu'il appelle "Gargousse" et sur une autre appelée "Egarée," il eut été facile, dans une seule saison, d'amasser six cents tonneaux d'huile. Dans le cours d'une année, les quatre-vingts hommes qui gardaient le fort Bourdon, tuèrent quatre-vingt-dix mille perdrix, et vingt-cinq mille lièvres. Au mois d'avril, les cariboux et les orignaux se dirigent vers le nord. A l'automne, ils retournent dans les régions du sud. Les Naturels les attendent en canot près des rivières qu'il leur faut traverser dans leur marche, et tirent sur eux avec des flèches. Ou bien encore, ils leur tendent des pièges avec des branches enlacées et de cette manière en font captifs un grand nombre. M. Jérémie dit qu'il se consolait, dans cet exil, avec des vins mousseux de Paris. Dans le jardin du fort, il récoltait des salades et d'autres légumes avec lesquels il apprêtait la venaison.

DE LA POTERIE

A l'époque où les Français faisaient la traite à la Baie d'Hudson, les sauvages s'y rendaient en plus grand nombre et le commerce était plus actif qu'au temps de La France. Ils se réunissaient, dit M. De La Poterie, douze à quinze mille ensemble, se choisissaient des chefs et partaient de l'intérieur de l'Ouest et jusque du lac des Bois, pour faire des échanges au fort Bourbon. Il faut en conclure nécessairement qu'au temps dont parle La Poterie, les traiteurs du lac Supérieur n'avaient

point encore de postes au fond de ce lac, car autrement les tribus du lac des Bois n'auraient pas entrepris des voyages aussi longs, pour faire le commerce. La Poterie dit avoir vu jusqu'à mille canots auprès du fort. Les prix étaient aussi plus élevés qu'au temps de La France. Une fourrure, fort rare de nos jours et assez commune alors, était le renard argenté qui ne se vendait que \$1.50 par peau.

La description qu'il donne des mœurs, fêtes, danses et guerres des sauvages ne diffère guère de celle transmise par La France, et me dispense d'en parler de nouveau.

Ce fut pour protéger leur commerce de l'Ouest, et comme conséquence de la politique du gouverneur Burnet, que les Anglais construisirent le fort Oswego où ils maintinrent ensuite une forte garnison. Une autre conséquence de cette politique fut de faire perdre à la France l'alliance de plusieurs tribus de l'Ouest, qui, soit par crainte des Iroquois, soit qu'elles fussent plus satisfaites des prix des commerçants anglais, se rangèrent du côté de ces derniers et devinrent plus tard leurs alliées. C'est de cette époque que date la décadence commerciale de la Nouvelle-France.

Jusqu'alors, la France avait pu étendre ses comptoirs dans tout l'Ouest, en se conciliant l'amitié et la protection des tribus sauvages. Les coureurs des bois s'étaient avancés jusqu'à la Baie d'Hudson où ils faisaient une concurrence avantageuse à la Compagnie. On peut dire que Montréal était le grand entrepôt des fourrures de l'extrême Nord et de l'extrême Ouest alors connus.

Le gouverneur Burnet était un diplomate habile et qui avait étudié les causes de la suprématie commerciale de la France dans l'Amérique du Nord. Il contribua plus, par la politique qu'il suivit et la législation qu'il fit adopter, à la ruine du commerce français que les puissantes armées des généraux anglais.

Sa loi de 1727 frappa au cœur les forts de traite de l'Ouest, paralysa le commerce français et détruisit l'influence de la France.

Quand on étudie tous les résultats qui découlèrent nécessairement de l'administration politique de Burnet, on ne peut manquer d'en venir à la conclusion qu'il fut l'un des adversaires les plus funestes de la domination française au Canada.

La colonie négligée par la mère-patrie, ne pouvait obtenir de France à des prix et des conditions aussi avantageuses qu'à New-York, les marchandises indispensables pour la traite.

Ce port lui étant fermé, le commerce français de l'Ouest ne tarda pas à s'affaiblir. L'intérêt détacha de la France des nations qui avaient toujours recherché son alliance. Cependant nos trappeurs, mieux faits pour les pays du Nord, et s'accommodant mieux aux conditions climatériques et aux privations des plaines de l'Ouest, purent maintenir, pendant

plusieurs années, leur ancien prestige. Les commerçants de New-York continuèrent, pendant plusieurs années, à se plaindre du gouverneur Burnet qui gênait leur commerce avec le Canada. Ils prétendaient que les comptoirs établis par la Nouvelle-Angleterre étaient trop dispendieux. Des garnisons considérables étaient maintenues à grands frais, et quoique leurs marchandises fussent d'ordinaire vendues à des prix plus élevés que les marchandises françaises, les frais de transport, les salaires des guides et canotiers absorbaient une partie notable des profits.

Frost, qui se trouvait à Churchill en 1730, corrobore le témoignage de La France, qui ne peut être suspect d'ailleurs, puisqu'il avait lieu d'être mécontent du gouverneur du Canada et s'était réfugié dans les postes de la Baie d'Hudson.

Il nous dit qu'à environ cent milles de Moose Factory, les Français avaient un poste de traite, où ils offraient des prix beaucoup plus élevés pour les fourrures que dans les comptoirs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Pourtant les commerçants du Canada se trouvaient dans des conditions beaucoup plus désavantageuses, puisqu'ils étaient obligés de transporter leurs marchandises par terre à travers mille difficultés de tous genres, tandis que la Compagnie de la Baie d'Hudson les recevait directement d'Angleterre par les vaisseaux qui visitaient ses postes tous les ans.

Il ne faut pas d'autres preuves, pour montrer l'habileté et le courage de ces hardis voyageurs canadiens, qui traversaient le continent sur de frêles canots.

Il faut conclure nécessairement des récriminations des commerçants anglais, que jamais ils ne purent faire un trafic aussi profitable que les Français. Si l'on en cherche la raison, leurs écrivains qui ont traité cette question ne se gênent point de l'avouer.

Nos traiteurs et nos coureurs des bois, étaient plus propres à supporter les fatigues et les privations de ces voyages lointains que ceux de la Nouvelle-Angleterre. Ils se faisaient mieux à la vie des bois et des prairies, manœuvraient mieux leurs frêles canots d'écorce, étaient plus eudurcis aux longues courses, aux vicissitudes de cette vie d'émotions continuelles et gagnaient plus facilement l'amitié des sauvages que les hommes au service de l'Angleterre.

Aussi les postes Français de l'Ouest firent preuve d'une résistance opiniâtre, et ne cédèrent qu'après que Lévis eut levé le siège de Québec. On vit Pontiac, cet ami fidèle de la France, dans ses jours de malheur, ruiner et détruire plusieurs forts anglais et assiéger le poste établi au Détroit, après la capitulation de Québec. Vraiment c'était un beau spectacle que de contempler cet illustre guerrier sauvage, ralliant une dernière fois, autour de lui, les nations indigènes demeurées fidèles à

la France, ainsi que quelques coureurs des bois, qui avaient fait connaître et aimer la France dans tout l'intérieur de l'Ouest, renversant tout ce qui se présente devant sa bande meurtrière, et faisant trembler les vainqueurs de Québec, jusque dans leurs forteresses les mieux défendues. Combien d'or et de vies a dû sacrifier l'Angleterre pour se rendre maîtresse du commerce de l'Ouest et soumettre ces rudes hommes, dont l'audace et le dévouement à leur ancienne mère-patrie ont de quoi émouvoir ! Ce dernier reflet des gloires françaises dans l'Ouest rappelle les plus belles épopées des temps anciens.

APRÈS LA CESSION.

Quant au commerce de la Compagnie de la Baie d'Hudson, un capitaine de compagnie, pendant la guerre avec la France, visita l'Ouest en 1766, 1767 et 1768. Dans un récit de ce voyage, il rapporte qu'en 1766, les commerçants anglais de Michillimakinac se servirent des coureurs des bois pour le commerce des fourrures avec les sauvages. Ils partaient de Michillimakinac et se rendaient au fort La Reine, au lac Winnipeg et à la rivière Bourbon. " Leur connaissance du pays, ajoute Carver, leur permit de faire une concurrence désastreuse pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, et les Kristinaux, amis naturels de la Compagnie, se plaignaient de ces empiètements. Les canots des tribus sauvages étaient trop étroits et trop légers. Ils ne pouvaient transporter plus d'un tiers des peaux des castors qu'ils avaient tués. De sorte qu'il n'y a rien de surprenant si la plupart des sauvages désiraient voir les coureurs des bois venir au milieu d'eux. Les employés de la Baie d'Hudson, pas plus que les commerçants anglais de Michillimakinac, ne sont en état, de suivre l'exemple de ces fiers hommes. Des Assiniboels m'ont montré des marchandises qu'ils avaient achetées de la Baie d'Hudson dont ils étaient très mécontents. Il nous faut, disaient-ils, voyager trois mois pour nous rendre à la mer, vendre nos pelleteries à meilleur marché et acheter des effets à des prix plus élevés que ceux qui nous sont offerts par les Français. Si nous pouvions être assurés de pouvoir toujours commercer avec les Français, nous ne voudrions jamais nous rendre à la mer." Carver fait ensuite la réflexion fort judicieuse, que pendant plusieurs années, les commerçants anglais devront compter sur les traiteurs français pour leur commerce de l'Ouest. Qu'on remarque bien que ceci se passait trois ans après la conquête.

Ces témoignages ajoutés à ceux que nous avons déjà donnés, n'ont pas besoin de commentaires.

L'Ouest et surtout le Nord-Ouest semblent, à cause de leurs conditions climatiques, convenir davantage à la population française. Le courant

de l'émigration anglaise se dirige avec plus de complaisance vers des régions similaires, mais plus tempérées. On dirait que le sang français s'attédie moins vite, sous le souffle glacé des hivers du Nord, que celui des autres races.

Quoiqu'il en soit de cette opinion, il ne saurait y avoir de doute que la Providence réserve aujourd'hui, comme autrefois, à l'élément français, un avenir assuré dans le Grand Nord-Ouest canadien.

MORT DE LA FRANCE.

On sait peu de chose des dernières années de La France, si ce n'est qu'il passa en Angleterre et, s'y lia d'amitié avec un armateur anglais du nom d'Arthur Dobbs qui écrivit sa vie. Il mourut au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1763.

La carte qu'il a préparée contient beaucoup d'inexactitudes, et, comme toutes les cartes anciennes de l'Ouest, ne conserve point un grand respect pour les distances. La France, de même que les anciens voyageurs, n'avait ni compas, ni boussole pour se guider. Il jugeait des distances parcourues par le nombre de jours de marche.

La grande erreur de sa carte est d'avoir placé le Nord-Ouest canadien à au moins trois degrés plus au nord qu'il ne s'y trouve en réalité. Il indique souvent le cours d'une rivière dans une direction qu'elle n'a pas. Il est à présumer qu'il ne visita ces rivières qu'à leur embouchure dans les lacs où elles viennent se décharger, et s'en rapporta, quant à leur direction dans l'intérieur du pays, aux renseignements erronés des sauvages.

La France a laissé des notes sur deux grandes nations du Nord-Ouest, les Kristinaux et les Chippeways. On ne lira peut-être pas sans intérêt, comme un appendice à ce petit travail, quelques détails sur les coutumes et les mœurs de ces aborigènes.

St-Boniface, 19 Janvier 1886.

L. A. PRUD'HOMME.

LE CLERGÉ

ET

LES MILITAIRES CATHOLIQUES

PENDANT LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE.

CONFÉRENCE

FAITE AU CERCLE CATHOLIQUE DE MONTRÉAL, PAR CHS. VALEUR,
LE 31 JANVIER 1886.

CHAPITRE I.

DÉVOUEMENT.

Un auteur a dit : “ La religion catholique est la vraie source du courage, du dévouement, de l’abnégation et du patriotisme.”

Une preuve frappante de cette vérité fut de nouveau offerte au monde lors de la guerre franco-prussienne.

Le clergé catholique, par un dévouement tout spontané, s’offrit alors à l’envi dans le but d’assister ses frères qui allaient tomber pour la défense et l’honneur du pays, et de nombreux efforts furent tentés pour obtenir l’adjonction officielle d’aumôniers auxiliaires. Malheureusement, le règlement militaire n’admet qu’un aumônier par division, et le gouvernement ne crut pas devoir le modifier. Un aumônier par division peut être suffisant en temps de paix, mais c’est vraiment trop peu en temps de guerre. En effet, si l’on considère qu’une division française est composée de huit à quinze mille hommes, dont plusieurs centaines peuvent tomber un jour de bataille, comment alors un seul aumônier pourra-t-il, malgré son zèle, répondre aux cris désespérés de cette masse de blessés et de mourants ? Néanmoins, la demande d’adjonction officielle d’aumôniers fut rejetée ; mais le gouvernement permit la présence dans l’armée des aumôniers volontaires. C’est alors qu’une légion de prêtres, dédoublant le clergé des paroisses et des séminaires, partit comme aumôniers ou infirmiers volontaires.

Mais il n’y eut pas que le clergé séculier qui fournit ainsi ces héros de la foi : le clergé régulier et les différents ordres religieux en donnèrent aussi un fort contingent.

Tous ces braves ecclésiastiques ne sollicitèrent pour tout salaire que de partager la gamelle du soldat et le bonheur de se sacrifier à son service au camp ou sur le champ de bataille. Les uns partirent isolément, les autres par escouades ou compagnies. C'est ainsi qu'à Paris, le 23 août 1870, on vit une centaine de prêtres, engagés volontaires en qualité d'infirmiers, passer, sac au dos, comme de vrais troupiers, sur les boulevards, se dirigeant vers la gare de l'Est ou de Strasbourg. Ce spectacle était vraiment touchant dans sa simplicité ; aussi fit-il couler bien des larmes, même chez les plus sceptiques. Quelque temps après, le curé de la paroisse de Villars (Ain) M. Bérourd, entra à Paris, à la tête des gardes mobiles de sa paroisse. Toute la population parisienne le salua de ses acclamations. Le 4 septembre avait sonné, aussi le gamin de Paris, cet être si intéressant et si original du Paris moderne qu'on appelle le gavroche, criait-il dans son enthousiasme : "Vive le citoyen aumônier !" Beaucoup d'autres personnes disaient : "Vive M. le Curé !" "Vive M. l'Aumônier !" Et M. l'Abbé, pressant à pleines brassées les centaines de mains qui s'avançaient vers lui, répondait simplement et les larmes aux yeux : "Vive la France !" Bref, ce digne prêtre fut l'objet d'une immense ovation, presque d'une apothéose.

C'est que le peuple parisien, malgré tout ce qu'on a fait pour l'égarer, croit encore en Dieu ; c'est qu'une grande partie de ce peuple de Paris, bien que saturé de scepticisme et grisé de blasphèmes par une encre impie, a encore, quoiqu'on en dise, confiance dans le prêtre ; mais vivant au milieu de l'enivrement malsain de ce qu'on appelle la Babylone moderne, il a besoin, ce pauvre peuple, d'être frappé par le spectacle des grands dévouements chrétiens, pour secouer la torpeur de ses croyances religieuses.

Les troupes ne furent pas moins sympathiques aux aumôniers volontaires que les populations et presque partout, généraux, officiers et soldats les reçurent à bras ouverts. Le soldat français est, en général, léger et insouciant (la légèreté est, du reste, le défaut dominant de la race gauloise), mais l'odeur de la poudre en fait souvent un brave et presque toujours un chrétien. La vie licencieuse de la caserne emporte quelquefois le soldat loin des pratiques religieuses, par conséquent bien loin de la compagnie du prêtre, mais ces deux amis se retrouvent toujours sur le champ de bataille : alors, ils se reconnaissent, s'embrassent et meurent ensemble : c'est ce que nous verrons dans la suite de cette narration.

SECTION II.—RELIGION.

Mais tous les militaires n'attendirent pas le premier coup de canon pour se rapprocher du prêtre. Aussitôt la guerre déclarée, en effet,

beaucoup de chefs et de soldats encombrèrent les églises. Là, ils ne priaient pas seulement avec ferveur le Dieu des armées, mais ils recevaient aussi le pain des forts. L'église miraculeuse de Notre-Dame des Victoires à Paris, entre autres, cette église, toute tapissée d'ex-votos, ne désemplissait pas. Bref, la plupart de nos braves militaires, comme le disait l'original maréchal Castellane "pensaient à laver leur linge sale avant de se fourrer un coup de torchon." C'est qu'en effet, quand on a le cœur libre, on n'a pas peur.

Partout, du reste, dans les villes de garnison comme aux campements des troupes, le clergé séculier et régulier rivalisa de zèle pour préparer nos soldats au drame terrible qui allait se jouer.

Beaucoup de maisons religieuses, par exemple, donnèrent des instructions aux soldats dans leurs établissements et y entendirent de nombreuses confessions.

Une des plus dévouées, sous ce rapport, fut la maison du Gésu de Chalons-sur-Marne ; c'est qu'aussi cette maison est située près du grand camp de ce nom.

A Strasbourg, des conférences militaires furent prêchées et les Turcos, ces pauvres égarés de Mahomet, ne furent pas les derniers à y assister : aussi, à la fin de ces instructions, plusieurs se firent-ils catholiques.

Mgr Freppel donna une retraite aux militaires dans son grand séminaire d'Angers.

Malgré tout leur zèle, cependant, prêtres et religieux étaient obligés de se violenter pour répondre à tous les appels. Du 1er au 18 août, jour de la terrible bataille de Gravelotte, le clergé de Metz et les religieux de cette ville entendirent quarante mille confessions et distribuèrent soixante mille médailles et scapulaires à l'armée de Bazaine.

Mais ce qu'il y avait à la fois de plus noble et de plus touchant dans ce ministère du prêtre, c'était la confession au camp. Le soldat, en effet, n'emportant pas de confessionnaux sur son *as de carreau*, dans ses bagages enfin, chacun, au camp, se confesse qui, derrière une tente qui derrière un buisson, comme le maréchal Bugeaud, au pied d'un arbre, dans une carrière, un ravin, voire même à l'ombre d'un affût de canon et quelquefois en se promenant. C'est de cette dernière façon que votre serviteur ici présent a eu le bonheur de se confesser la veille de la bataille de Champigny, sous Paris. Et lorsque le prêtre prononçait les paroles sacramentelles : "*Ego vos absolvo...*" chacun, comme le grand Condé sur le champ de bataille de Rocroy fléchissait le genou sur la terre mouillée ou enneigée. C'est qu'aussi je dois dire qu'en des circonstances aussi solennelles, il y a peu de point de respect humain. Au milieu des démonstrations bruyantes et si peu chrétiennes qui se succédaient alors dans nos rues, le cœur se

reposait un peu en voyant cet édifiant spectacle de nos soldats se confessant au camp, assiégeant nos églises et s'y pressant autour de la Sainte Table. Du reste, le Père Surbled, alors aumônier de l'armée, raconte un fait qui montre ce que valent la plupart des criaileries que Ton entend souvent contre la religion.

Il s'était mêlé un jour à des francs-tireurs fort peu religieux. La plupart se disaient libres-penseurs, solidaires, rationalistes, etc....., enfin, tous étaient quelque chose en iste, c'est-à-dire à peu près l'égal d'une bête ; aussi, répétaient-ils bien haut qu'ils ne croyaient à rien. Cependant, (ô mystère du cœur humain) l'un de ceux qui avaient le plus maltraité la religion, tira le Père Surbled à l'écart et lui demanda une médaille de la Sainte Vierge. Après cela, on peut croire ce qu'a écrit un rédacteur du *Siècle*, un journal qui n'est pourtant pas suspect de cléricisme, celui-là ; il disait pourtant alors ce mot profond : " Voltaire, le dieu de ceux qui n'en ont point, est le dieu des imbéciles. Aussi, pouvons-nous ajouter que si un homme de bon sens dit qu'il ne croit à rien, on peut tenir pour certain qu'il ne croit pas ce qu'il dit."

SECTION III.—PRÊTRE ET PATRIOTE.

Nous venons de voir le prêtre préparant le soldat à la mort et se préparant lui-même au sacrifice de sa vie si le ciel l'exige pour sauver son frère ; voyons-le maintenant comme patriote, en face de l'ennemi et comme aumônier sur le champ de bataille.

Ce fut surtout ici qu'il fut admirable.

Comme mon cadre restreint ne me permet pas de citer les nombreux traits de courage ou de dévouement du clergé français pendant cette mémorable campagne de 70-71, je me bornerai aux plus remarquables :

Lorsque les Prussiens entrèrent à Sarreguemines, ville de Lorraine, ceux d'entre eux qui étaient protestants (et c'était la majorité) se présentèrent chez M. Muller, curé-archiprêtre de Sarreguemines et lui demandèrent les clefs de l'église, sous prétexte d'y célébrer leur office. M. Muller était tolérant, mais avant tout il était catholique et Français. Il chercha à leur faire comprendre l'inconvenance de leur demande ; on discuta longtemps, puis :—M. le curé, nous sommes fatigués de vos hésitations et de vos refus. Sachez-le bien, nous sommes les vainqueurs, tout nous appartient ; si vous ne donnez pas la clef, nous la prendrons de force, et.... —Messieurs, je vous comprends. Dans une exécution militaire, combien de balles tirez-vous sur le soldat condamné à mort ? Huit, et le coup de grâce.—Eh bien ! messieurs, avant d'entrer dans mon église et de la profaner, vous me tirerez huit balles et vous me donnerez le coup de grâce ; puis, vous pourrez entrer en

passant sur mon cadavre.—Les Prussiens, furieux, se retirèrent en prononçant leur *Franzosen Kopf!* (Mauvaise tête de Français).

Une scène du même genre se passa à Faulquemont (près Metz) :—Il y avait dans cette paroisse, beaucoup de malades et de blessés prussiens provenant des batailles sous Metz. Ces malheureux étaient soignés par des diaconesses protestantes, institution qui singe maladroitement nos sœurs de charité. Ces diaconesses avaient, avec elles, leur aumônier protestant, un pasteur : il portait du moins ce titre car un protestant est pasteur comme le loup dans la bergerie, dit M. l'Abbé Maillard, auquel j'emprunte ces faits.

Un jour, de l'air le plus sucré, le plus, mielleux, au nom de la liberté et de la tolérance, et à la fin, se prévalant un peu de la conquête de la Lorraine, ce pasteur réclama la clef de l'église pour y célébrer ses offices.....protestants, naturellement. Ainsi que le prêtre de tout à l'heure, M. Jacobs, curé de cette paroisse, lui fit comprendre l'inconvenance de sa demande et l'impossibilité où il était d'y accéder. Peine inutile. A défaut de raisons, les Prussiens en appelèrent à la force, M. de Bismarck a dit : "La force prime le droit." Quelques instants après, M. le curé Jacobs fut sommé de se présenter chez le major et de donner les clefs. M. Jacobs, un homme à tête vénérable, se présenta devant le major ; quand on sait la manière brutale dont Sa Majesté prussienne reçut l'Empereur à Sedan, on peut juger de la réception faite à M. Jacobs :—Curé, tu vas donner immédiatement la clef ou...,—Major, un mot. Il est dit, dans l'histoire de la Grèce, qu'à la bataille de Salamine, un Athénien saisit un vaisseau de la main droite. Quand cette main fut coupée, il le saisit avec la main gauche ; quand la main gauche fut coupée, il le saisit avec ses dents, et le retint jusqu'à ce qu'il fut frappé de mort. Je ferai de même avec les clefs : Je les garderai avec ma main droite ; si elle est coupée, je les prendrai de la main gauche ; si ma main gauche est coupée, je les retiendrai avec mes dents jusqu'à la mort. Choisissez : je reste en possession de mon église, ou vous me tuerez.—Le major, rouge de colère, se promenait de long en large, faisait résonner le plancher avec ses éperons, le frappait de son sabre se cramponnait après le mur et regardait le plafond en furieux ; bref, tout un *delirium tremens teutonique*. Rien n'y fit. M. Jacobs restait impassible, fort de son droit et de sa conscience. Enfin, vaincu par cette admirable fermeté, le major lui dit : "Allez, vous êtes un bon Français." Et nous, nous ajoutons : "et un bon catholique."

Quand les Prussiens entrèrent dans le village de Loigny (sur les bords de la Loire), le curé avait à sa table un franc-tireur. Son patriotisme se réveilla au bruit de la fusillade. Il se précipita avec son hôte dans la campagne et servit de guide au franc-tireur dans les sentiers et dans les bois comme un soldat ; il s'exposa au feu et, s'il ne frappa

point l'ennemi, *parce que, comme prêtre, il ne le pouvait pas*, au moins servit-il son pays à sa manière, en conduisant ses défenseurs sur tous les points où l'on pouvait se battre avantageusement. Ce fut au milieu d'eux que les Prussiens le firent prisonnier. Attaché par les poignets, placé entre les chevaux de deux Hulans, traîné par eux pendant leur galop, frappé du plat de leur sabre, meurtri et brisé de fatigue, le pauvre curé parvint enfin, pendant une halte, à se soustraire à leur surveillance, et s'enfuit dans les bois. Ce vénérable ecclésiastique revint enfin dans sa paroisse. Il y trouva tous les cœurs pleins de son souvenir, animés par son exemple et fiers de son héroïsme. Son pays n'oubliera jamais qu'il a su associer le patriotisme à la Foi.

M. Chs. Miroy, âgé de quarante-deux ans et curé dans la campagne des environs de Reims, avait consenti, par obligeance, à cacher dans son presbytère des fusils de chasse appartenant à ses paroissiens. Par suite d'une alerte, le pauvre curé fut dénoncé (on ne sait par quel lâche), arrêté, amené à Reims à peine vêtu, mis au cachot au pain et à l'eau ; puis jugé, condamné à mort par un conseil de guerre prussien et passé impitoyablement par les armes le dimanche 12 février 1871, à l'une des portes de la ville. Il mourut avec un grand courage et une résignation touchante, ayant refusé de signer tout pourvoi en grâce car il aurait rougi d'implorer sa grâce des ennemis de la France. D'ailleurs, ce noble prêtre n'aspirait, disait-il, qu'à rejoindre, au ciel, son père et sa mère qui avaient péri dans les flammes d'un village incendié par l'ennemi. Voilà un des mille échantillons de la civilisation draconienne de nos vainqueurs..... Les durs Teutons nous faisaient un crime de notre patriotisme et le punissaient souvent, chez les populations, comme un forfait de lèse-humanité ; c'est-à-dire de la peine de mort. En voici un nouvel exemple :— A la bataille de Sedan, les habitants du bourg de Bazeilles, comme on le sait, prirent les armes et se battirent avec héroïsme. Chaque maison était une citadelle qui vomissait une pluie de feu : hommes, femmes, enfants, vieillards, tous étaient soldats et faisaient le coup de fusil avec nos braves marins. Les habitants étaient deux mille, et tuèrent, avec les marins, près de trois mille Prussiens ; aussi la vengeance fut terrible. Les Prussiens incendièrent, la torche à la main, jusqu'à la dernière maison du village, dont il ne resta plus que les décombres ; pendant cet incendie, les barbares allemands rejetaient dans les flammes du village tous les habitants qui tentaient d'en sortir et dont plusieurs furent ainsi brûlés à mort. Non contents de cette infernale vengeance, ils fusillèrent encore vingt-sept personnes dont plusieurs femmes et jeunes gens de quatorze à seize ans. On croit rêver en lisant ces horreurs de la journée du 1^{er} septembre 1870 ; et pourtant des milliers de témoins les ont vues de leurs yeux. Le curé de Bazeilles, vieillard vénérable, donna l'exemple du plus admirable patrio-

tisme en excitant l'ardeur guerrière de ses braves ouailles et en dirigeant le combat. Il ne devait pas tarder à en recevoir la récompense : Traduit devant un conseil de guerre, le brave curé fut accusé d'avoir favorisé la résistance contre l'ennemi et d'avoir fait le coup de feu. Le vénérable ecclésiastique se défendit par ces paroles foudroyantes : " Lorsque le prêtre est ordonné, on lui défend, sous peine d'interdiction de verser le sang humain, même pour la défense de son pays ; si vous croyez que j'ai tiré sur vous, j'adjure tous mes paroissiens ici présents de le déclarer formellement et sans peur, car je ne crains pas vos balles. J'ai dirigé la défense, c'est vrai, mais c'était mon droit comme homme et comme Français ; maintenant, s'il y en a un parmi vous, Prussiens, qui est assez lâche pour m'en faire un crime, qu'il se lève et me condamne." Pas un officier ne bougea, mais le conseil se mit à délibérer au milieu de la plaine : pendant ce temps, le vent soufflait avec furie ; la pluie tombait avec violence et les feux obscurcis de l'incendie de Bazeilles reprenaient, à la faveur de la nuit, une lugubre intensité. Le vénérable curé, tête nue et debout devant ses bourreaux, est transi de froid et ses dents claquent, mais ce ne sont ni ses souffrances matérielles ni même la terrible sentence de mort suspendue sur sa tête qui l'occupent en ce moment, ce sont les terribles épreuves de ses infortunés paroissiens. Enfin, le conseil de guerre implacable condamne le brave vieillard à être fusillé. Mais pour une fois, la cruauté des Velches d'outre-Rhin devait être jouée, car quelques-uns de ses braves paroissiens parvinrent à faire échapper leur curé, et il se réfugia en Belgique. Après la guerre, il rentra dans sa paroisse, relevée de ses ruines. C'est le curé de campagne qui a fait la France catholique, dit l'abbé de Beuvron, aumônier de l'armée. En effet, le curé de village, cet homme simple, modeste, franc, généreux qui ne vit que pour le troupeau dont il a reçu la garde, c'est le père de famille au milieu de ses enfants. Et c'est précisément parce que le curé de campagne est particulièrement connu et estimé de chacun de ses paroissiens, qu'il conserve sur eux une immense influence ; de là, en France, la prééminence religieuse des campagnes sur les villes.

Lorsque nos troupes traversaient les villages ou y séjournaient quelque temps, le bon curé, tout dévoué pour ses chers petits soldats, nous donnait tout et toujours : son bûcher, son jardin, sa cave, tout était à nous et cela indépendamment des secours religieux, de concert avec les aumôniers ainsi que des exhortations à mourir en braves. Aussi, les Allemands regardaient-ils avec raison les prêtres, principalement ceux des campagnes, comme l'âme de la défense nationale. La conséquence fut une exaspération croissante des Allemands contre les prêtres français, à mesure qu'ils avançaient sur notre sol. Bientôt, cette exaspération s'exalta jusqu'à la barbarie

et ce fut à qui, parmi ces aimables *choucroutmans*, malmènerait les curés. Sans les soldats catholiques allemands, tels que les Rhénans et les Polonais, qui s'interposaient quand ils le pouvaient, les actes de violence eussent été bien plus nombreux. Ils s'accomplissaient du reste, presque sans aucun désaveu de l'autorité. Un grand nombre de prêtres, et des plus vénérables, étaient arrachés de leurs paroisses et trainés par la gendarmerie prussienne devant les conseils de guerre. Ces pauvres ecclésiastiques sortaient de là, condamnés à la détention ou à la mort.

Parmi ceux condamnés à la détention, il me revient les noms de M. Ravault, curé de Frixem, de M. Dalstein, curé de Launstroff, deux paroisses d'Alsace et de Messieurs les abbés Wurtz et Héés, vicaires alsaciens.

Quant aux prêtres condamnés à mort et exécutés, outre celui déjà nommé, on cite le curé de Woerth et celui d'une paroisse voisine qui furent fusillés à Günstein, à une demie lieue de Woerth, après la sanglante bataille de ce nom, livrée par le maréchal MacMahon. Tout leur crime, dit le correspondant d'un journal qui rapportait cet acte odieux, était d'avoir été porter les secours de la religion aux blessés de l'armée du maréchal MacMahon. Le commandant prussien les fit fusiller comme espions le 9 août ; accusation d'autant plus inique, continue le correspondant, que, depuis l'occupation de leurs paroisses par les Prussiens, ces bons prêtres n'avaient plus eu aucune communication avec l'armée française.

Je peux, ajoute le correspondant en question, vous affirmer sur l'honneur l'exactitude de ces faits odieux. Du reste, ajouterai-je moi-même, tous ces faits, et d'autres que je vais citer, sont depuis longtemps et surabondamment prouvés.

Plusieurs prêtres, afin d'éviter à l'ennemi des violences inutiles, s'éloignèrent de leurs paroisses. Inutile de dire que les presbytères de tous les prêtres qui s'éloignaient ainsi, et même plusieurs autres, furent pillés jusqu'aux bouchons de bouteille. On sait effectivement que les soudards d'outre-Rhin, aimaient bien à mettre, dans tous les coffres, surtout les forts, les quatre doigts et le pouce, histoire de voir, s'il ne s'y trouvait pas d'espions..... monnayés. Ils n'y trouvaient pas souvent en effet d'espions vivants, mais ils y découvraient toujours ce qu'ils voulaient (du poignon). Qu'on se rappelle cette caricature représentant les Prussiens, rentrant en Allemagne, ayant chacun un bijou ou une fantaisie à la main, et une pendule sur leur sac. Aussi, je ne m'étonne plus que ces gens-là agissent, en temps de guerre, avec une précision si *chronométrique*. C'est sans doute avec nos pendules, qu'ils ont si bien réglé leurs évolutions en France en 70 ! Tous leurs faits et gestes, tous leurs mouvements militaires en effet, paraissent

fatidiques et presque providentiels. Mais revenons à nos moutons. Plusieurs prêtres surtout de la Lorraine moururent des actes de brutalités dont ils furent l'objet de la part des Allemands, et plusieurs autres furent massacrés, sans aucun motif plausible, par un cruel esprit de représailles.

De ce nombre furent M. l'abbé Valter, curé de Valmont, diocèse de Metz et le curé de Sermange en Franche-Comté, ma province natale. Ce dernier succomba aux suites de blessures reçues en défendant sa paroisse contre les réquisitions de nos rapaces envahisseurs.

Mais voici qui est encore plus atroce que tout ce que je viens de vous relater. Le 2 novembre, un corps prussien arrivait à Etuffond, près Belfort. L'office des morts venait de finir. Les Prussiens se ruèrent dans le presbytère, se saisirent violemment du curé et de son vicaire, et les contraignirent à précéder la colonne dans sa marche vers Belfort. Cette précaution avait pour objet d'écartier les coups des francs-tireurs. En vue de Belfort, les Prussiens eurent un engagement avec la garnison. Les blessés et les morts ennemis restèrent sur le terrain. Les deux prêtres sollicitèrent et obtinrent la permission d'assister les mourants. Frappés de leur charité et de leur dévouement, les Prussiens leur rendirent la liberté. Ils regagnaient leur paroisse quand le malheur les mit sur le chemin d'une autre colonne ennemie. Trois soldats se détachèrent de la troupe, coururent sur le vicaire, l'abbé Miclaud et le tinrent sous leurs baïonnettes, tandis qu'un quatrième, à bout portant, lui logea une balle au milieu du corps. Le jeune prêtre ne poussa pas une plainte, mais atteignit, à pas chancelants, le talus de la route, s'assit et perdit connaissance. Au même instant, survint un sous-officier à cheval, qui déchargea son pistolet sur le curé. Heureusement, celui-ci s'inclinait en ce moment vers son frère agonisant, et, grâce à ce mouvement charitable, la balle homicide ne l'atteignit pas. Un chef survint et fit quelque réprimandes à ses hommes. On prétendit alors que les auteurs du meurtre avaient passé en conseil de guerre. Mais moi qui ai habité Belfort plusieurs années, je sais pertinemment que ce n'est pas vrai et que le crime est resté parfaitement impuni, comme bien d'autres, du reste. O misérables Prussiens, Dieu vous préserve de l'invasion de votre pays par la France, car alors, malgré le pardon généreux que vous ont accordé les martyrs de 70, je crains bien qu'il n'y ait malheureusement de terribles représailles. L'abbé Miclaud succomba après dix-huit jours d'horribles souffrances. Il expira, en suppliant Dieu de pardonner à ses bourreaux, et en le priant d'accepter sa vie pour sa chère France.

Les Prussiens, n'ont pas seulement fusillé judiciairement, mais ils ont aussi commis des assassinats. Le fait exécrable ci-dessus n'est pas isolé en son genre. Un autre prêtre du pays de Belfort, le curé de

Bue, que j'ai bien connu, ayant, en homme d'honneur, refusé aux Prussiens certains renseignements militaires, se vit arrêter, accabler d'outrages, passer la corde au cou, mener enfin sous un arbre pour y être pendu. Cependant, il fut sauvé par les bons offices d'un ministre protestant français qui put obtenir sa grâce du général Trescow, commandant l'investissement de Belfort.

Mais, de même qu'autrefois, du sang des martyrs de la foi renaissait une légion de héros chrétiens, la barbarie prussienne, contre nos prêtres et contre les nombreux laïques qui payèrent de leur vie leur patriotisme, ne fit que rendre plus ingénieux et plus sublime, le dévouement des prêtres à la patrie et à nos soldats. En voici deux exemples. Lors de la capitulation de Sedan, le lieutenant d'infanterie Zacone, neveu de Pierre Zacone, collaborateur du *Moniteur Universel* de Paris, alla se cacher chez un curé des environs. Ce bon prêtre, après lui avoir fait prendre un plantureux repas, le revêtit d'un costume ecclésiastique, en ayant soin de lui raser les moustaches. Alors le curé et l'officier traversèrent les lignes prussiennes et gagnèrent la frontière belge, d'où le lieutenant revint à Paris. Il débarqua en soutane sur le pavé de la capitale. Il eut, comme bien l'on pense, un succès ébouriffant. Son oncle, Pierre Zacone, garde chez lui la soutane du bon curé, comme souvenir de cet épisode romanesque. Deuxième exemple : Toujours à la suite de la reddition de Sedan, les Prussiens enfermèrent cinquante-trois chasseurs à pied dans l'église d'un petit village de la Meuse. Cette église très ancienne avait des murailles percées de trous dissimulés et donnant sur l'autel. Nos soldats dormaient déjà, quand, sur le coup de minuit, ils entendirent une voix qui disait, aussi bas que possible : — "Chasseurs, chasseurs ? — Tous se réveillèrent et aperçurent la tête du curé émergeant d'un trou carré, qu'ils avaient pris pour un placard à mettre les burettes. — Voulez-vous sauver des Prussiens ? leur dit le curé. — Certes ! par où passe-t-on ? — Par ici, laissez brûler les cierges. Suivez-moi et surtout pas de bruit, car les Prussiens sont tout près." — Tous rampèrent par l'ouverture de la muraille et arrivèrent à une petite chapelle, dont les fenêtres n'avaient point de barreaux. Puis, au moyen d'une échelle, ils descendirent dans le jardin du presbytère, tenant, depuis l'église, leurs souliers à la main, et gagnèrent la campagne par une petite porte.

Le curé leur dit alors : " Mettez vos souliers et détalons." Deux heures durant, toujours à travers champs, nos soldats suivirent ce brave homme sans souffler mot, enfin, il les mit sur la route en leur disant : " Plus de danger du côté des Prussiens ; vous pouvez sans crainte regagner un corps d'armée français. Et maintenant, mes enfants, bon voyage. — Mais vous, M. le curé, qu'allez-vous devenir ? Les Prussiens seront furieux de notre évasion ; ils vous en accuseront et vous fusilleront,

c'est certain, comme ils nous auraient tous fusillés, s'ils nous avaient rencontrés !—Ils ne me trouveront pas, car je ne veux pas rentrer.— Mais ils brûleront votre cure, votre église?— Est-ce que la liberté de cinquante-trois braves comme vous ne mérite pas que j'aie risqué ma cure et mon église?—Tous étaient attendris . . . enfin, les soldats embrassèrent le pauvre curé en pleurant et partirent.

Ainsi que ces militaires qui connaissaient bien leurs vainqueurs, l'avaient annoncé, le digne curé paya son dévouement par l'incendie de son église et de sa cure, mais du moins, il eut le bonheur de regagner sa paroisse après la guerre.

Voilà le prêtre et le patriote.....et dire que des gredins ont accusé nos prêtres d'avoir attiré la guerre et les Prussiens, et chose plus déplorable encore, que nos gouvernants d'aujourd'hui ne les traitent guère mieux que les Prussiens de 1870.

J'aurais bien d'autres traits de dévouement du clergé paroissial à vous signaler, et des meilleurs.

Je pourrais par exemple, vous parler encore du curé d'Airaines, paroisse du nord de la France, qui, par ses prières et son éloquence, sauva vingt otages qui allaient être fusillés par les Prussiens, uniquement pour avoir défendu leur pays, mais il est temps de jeter un coup d'œil sur l'héroïsme des aumôniers séculiers ou du clergé sur les champs de bataille.

SECTION IV. — AUMONIER.

I

AUMONIER SÉCULIER OU DU CLERGÉ SUR LES CHAMPS DE BATAILLE.

Un aumônier des mobiles des Basses-Pyrénées est fait prisonnier avec des soldats, par les Prussiens. A force, sans doute, de subir la rigueur des marches et des contre-marches, il avait vu sa pauvre soutane fortement avariée ; il ressemblait plutôt à un soldat déguenillé qu'à un prêtre ; il est mis en ligne avec les autres prisonniers. Un officier s'approche et lui dit en assez bon français :—Vous être franc-tireur ? (Les Prussiens avaient une peur bleue des francs-tireurs.)—Non, je suis aumônier.—De quel corps?—Mobiles des Basses-Pyrénées.—Quelle route suit votre bataillon?—Vous êtes bien curieux, monsieur !—Ah ! c'est ainsi, vous allez être fusillé !—Très-bien, faites, appelez vos hommes.—Et ce disant, il se poste contre un peuplier, droit, immobile, le regard sur son interlocuteur.—Vous n'avez donc pas peur de la mort ? demande celui-ci.—Non, je suis prêt.—L'officier, alors, tourne les talons et s'écrie, en faisant un geste qui complète l'expression de sa

pensée : " Ah ! Français, Français ! " Ainsi qu'on l'a vu plus haut, les Prussiens, en général, n'ont guère de générosité, et sont très peu portés à la magnanimité ; cependant il y a eu quelques exceptions et je suis heureux de pouvoir vous en signaler une ou deux en passant.

Ces actes d'humanité, auxquels les Allemands ne nous ont pas habitués, reposent et consolent au milieu de tous les douloureux souvenirs de la terrible guerre de 1870.

Plusieurs aumôniers tombèrent sur le champ d'honneur en soignant et administrant les blessés. Parmi eux, l'abbé Henri Gros, aumônier volontaire des mobiles de la Seine. Il fut tué le 28 décembre, par un obus, sur le plateau d'Avron, près Paris.

Lorsqu'on le retrouva, il avait les mains jointes et les yeux levés vers le ciel.

M. l'abbé Blanc, vicaire d'Issoudun, avait été mis à l'ordre du jour pour son dévouement à l'occasion des premiers combats livrés sous Paris. Frappé d'une balle qui lui brisa le pied, à l'attaque de Choisy-le-Roy, le 16 septembre, je le vis tomber à quelques pas de moi, victime de son héroïsme. Il ramassait en effet les blessés jusque dans nos rangs, sous la grêle de balles qui nous assaillait.

Il mourut à l'ambulance quelques jours après, en dépit des soins les plus pressés. Ce héros en soutane, tombant pour ainsi dire à mes côtés, produisit sur moi une impression profonde autant que salutaire.

Un autre héros du même genre, l'abbé Fouqueray, vicaire de Montfort, (Sarthe), tomba, percé de trois balles, sur le champ de bataille du Mans, au moment où il administrait un officier des zouaves pontificaux mourant.

Un troisième, M. Goavec, prêtre breton, fut tué raide d'une balle, au combat de Droué, sur la Loire. Il venait de donner l'absolution à un capitaine, frappé lui-même d'une balle au front. L'aumônier blessé tomba sur le capitaine, et quand on retrouva ces deux braves, leurs bras étaient passés mutuellement autour de leur cou. Ils étaient morts ainsi, dans un suprême élan de reconnaissance affectueuse.

II

AUMONIERIS RELIGIEUX SUR LE CHAMP DE BATAILLE.

Je vous ai dit qu'outre le clergé paroissial, les ordres religieux fournirent un grand nombre d'aumôniers, entr'autres, la Compagnie de Jésus, les Pères de Ste-Croix, les Dominicains, les Rédemptoristes, les Trappistes, les Oblats, les Capucins et les Sulpiciens.

La compagnie de Jésus seule fournit environ soixante aumôniers,

un grand nombre d'infirmiers militaires et un assez fort contingent de frères qui portèrent les armes dans l'armée, pendant la durée de la guerre. Ici, je dois ouvrir une parenthèse pour dire que, pendant le siège de Paris, le gouvernement manquant d'employés pour les télégraphes, les Jésuites s'offrirent pour combler cette lacune et furent acceptés. Ils obtinrent aussi l'aumônerie des ambulances avancées. Un vaste champ fut ainsi ouvert à leur zèle, aussi vit-on alors, parmi les noms cités à l'ordre du jour de l'armée, celui du Père Tailhan, qui, en récitant, à la Malmaison, son bréviaire sur le champ de bataille, fut renversé par une balle qui l'atteignit à la tête. Un instant, étourdi par sa blessure, il se pensa lui-même avec son mouchoir et se mit tranquillement à soigner les blessés que, quelques minutes après, lui envoyèrent les sœurs de la balle qui l'avait atteint.

Mais pour n'avoir pas tous été cités à l'ordre du jour, les autres aumôniers de la Compagnie de Jésus, n'en mériteraient pas moins d'être cités dans cette conférence. Comme je ne puis parler de tous individuellement, je ne vous entretiendrai que de ceux dont le souvenir offre le plus d'intérêt.

La première fois qu'il m'a été donné de voir les Révérends Pères Jésuites sur un champ de bataille, c'est à Champigny. La bataille de Champigny, à laquelle j'ai pris part, a été comme on le sait, la plus sanglante de toutes celles livrées sous Paris. Huit mille Français y restèrent sur le carreau, dont plus de trois mille morts. Environ cinq mille blessés réclamèrent donc là les secours des ambulanciers et aumôniers. Les uns et les autres furent fournis pour la majeure partie, par les Frères et les Jésuites. Tous s'élançaient, sous une pluie de fer et de feu, pour relever et consoler nos soldats. Et cependant, le règlement militaire est loin d'exiger ce dévouement ; ce règlement n'exige, en effet, de l'ambulancier militaire et à plus forte raison de l'ambulancier libre, qu'il n'avance, sur un champ de bataille et à la suite de l'armée, pour y secourir les blessés, qu'autant que sa sécurité le lui permet, c'est-à-dire, tant qu'il n'entend pas obus, balles ou biscaïens lui siffler aux oreilles. Mais depuis le premier martyr St-Etienne, jusqu'aux derniers, les Pères Fafard et Marchand au Nord-Ouest, jamais un soldat du Christ n'a marchandé son sang. C'est bien lui qui pourrait prendre pour devise ce beau vers de Corneille :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !

Aussi, à la bataille en question, l'un des bons Pères Jésuites vit-il sa soutane criblée d'une dizaine de balles, et il ne reçut, cependant, comme par miracle, aucune blessure. Un autre, dont j'ai retenu le nom, le Père Tanguy, fut blessé d'un éclat d'obus à la jambe, mais, de même que le Père Tailhan au combat de la Malmaison, le Père Tanguy n'en

continua pas moins ses fonctions sur le champ de bataille. A un certain moment, je suis moi-même piqué au bras par une *mouche prussienne* qui me force à sortir des rangs. Le Rév. Père Tanguy, me voyant hors de combat, s'élançe pour me secourir ; mais me sentant assez de force pour me transporter à l'ambulance, je lui dis : " Merci, mon Révérend Père, ma blessure n'est que légère, indiquez-moi seulement l'ambulance.—Là, dit-il, dans cette maison isolée, à un kilomètre en arrière."

—Cependant, le Révérend Père insiste, il veut me faire soutenir jusque là, opérer au moins un pansement provisoire ; mais comme j'avais placé le pouce sur ma blessure pour en aveugler le sang, et qu'ainsi je pensais pouvoir me soutenir jusqu'à l'ambulance volante, je le priai de bien vouloir reporter sa charité sur ceux de mes compatriotes plus maltraités que moi.—Je le veux bien, dit-il, puisque vous le voulez ; mais je ne vous perdrai pas de vue pendant votre trajet.—Et le Révérend Père joignit à ces mots un air d'intelligence qui signifiait clairement : " Vous n'irez pas loin ". Il ne s'était pas trompé ; je n'avais pas fait cent pas que, me sentant faiblir, je ralentis ma marche ; deux minutes après, un frère ambulancier accourait, me posait un agglutinant sur les lèvres de la plaie et m'accompagnait en me soutenant le bras jusque chez le chirurgien. Il était temps, car le sang que j'avais perdu m'avait extrêmement affaibli. Ne sont-ce pas là ce qu'on appelle des amis ?

Au combat de Bagneux, le Père Alexis Clerc, au lieu même où tombait la mitraille, était assis sur une pierre et lisait tranquillement son bréviaire, en attendant que Dieu lui envoyât quelques victimes à consoler. Un autre Père qui, par son courage et son énergie, mérite aussi une mention spéciale, c'est le Révérend Père de Bengy. Il fut aumônier en Crimée, et en 1870, à l'armée des Ardennes ou de Sedan ; il rentra à Paris avec mon corps d'armée, commandé par le Général Vinoy, et assista nos blessés dans plusieurs des combats livrés sous les murs de la capitale. Il joua sa vie bien souvent, et cependant la mort ne voulut pas de lui sur le champ de bataille, malgré son désir. " Quelle mort malheureuse ", disait-il quelquefois, " que celle qui vous frappe lâchement sur un lit de douleur, entouré de médicaments et la tête coiffée d'un bonnet de coton, comme un propre à rien ! Parlez-moi donc d'être tué d'une balle en pleine poitrine ou de mourir martyr : voilà ce qui s'appelle mourir noblement et utilement ! " Il fut exaucé, car il ceignit sa tête de l'auréole du martyr. Ce zélé et courageux apôtre fut fusillé par la Commune avec quatre autres Pères Jésuites, entr'autres le Père Alexis Clerc, dont je viens de parler, et vingt-cinq prêtres et membres de différents ordres religieux.

Si de Paris nous passons en province, nous voyons qu'à Laon, dans le Nord-Est de la France, le Père Arnold alla s'enfermer dans la cita-

delle de cette ville pour y remplir les fonctions d'aumônier. Le 9 septembre, le commandant de la ville, le général Thérémin, fit sauter la citadelle plutôt que de la rendre aux Prussiens. Malheureusement, le Père Arnold fut du nombre des victimes de cette explosion. Le pauvre Père fut tellement mis en pièces qu'il fallut, lorsqu'on le retrouva sous les décombres, le placer dans le cercueil avec les morceaux de sa soutane et de sa houppelande. Il avait demandé à la Sainte-Vierge d'être mis en pièces plutôt que de quitter la Compagnie de Jésus.

A Metz, un éclat d'obus blessa grièvement un Père Alsacien.

A Belfort, deux Pères furent atteints par les projectiles ennemis : les Pères de Renneville et de Damas, tous deux de familles nobles.

Aux environs d'Orléans, le Père de Rochemonteix, brisé de fatigue et suivant péniblement l'armée de La Loire, fut rejoint par un corps ennemi et reçut sur la tête, malgré son costume et le brassard de la convention de Genève qui devait le protéger, un coup de sabre de la main d'un lâche capitaine prussien.

Plusieurs autres Pères furent fait prisonniers, malgré les conventions internationales. A la bataille de Pont-Noyelles, dans le nord de la France, le Père Vautier était occupé à soigner les blessés, lorsqu'il remarqua que les artilleurs étaient sur le point d'abandonner leur position. Il les encouragea à tenir ferme, leur fit rectifier leur tir et, grâce à son énergie et à son sangfroid, bientôt l'ennemi ne put tenir et battit en retraite. Ceci me rappelle le mot typique et populaire d'un brave Breton de mon régiment à propos du dévouement des Pères Jésuites : "Décidément, disait-il, les Jésuites sont de rudes lapins." C'est qu'en effet, on voit par le trait précédent que les Jésuites n'étaient pas seulement aptes à secourir les blessés, mais que plus d'un parmi eux aurait pu faire beaucoup pour sauver la patrie si leur rôle les avait appelés au commandement.

Plus de soixante Jésuites se consacrèrent aussi au service de nos prisonniers en Allemagne. La mort de trois d'entre eux et les maladies graves de dix autres ne ralentirent pas leur zèle.

Leur dévouement causait l'admiration des protestants eux-mêmes. Le dévouement désintéressé de ces pieux religieux fit disparaître bien des préjugés, répandus contre eux en France et en Allemagne.

Les membres des autres congrégations religieuses se distinguèrent beaucoup aussi sur les champs de bataille. Outre le bon nombre de défenseurs que toutes fournirent à la patrie et dont plusieurs virent leur sang couler, quelques-uns de leurs aumôniers furent blessés ou payèrent leur zèle de leur vie ; d'autres moururent de la variole contractée en soignant nos soldats. Ces derniers furent frappés à mort sur les champs de bataille du nord. Un autre Dominicain, le Père Antoine-Armand Bourgnon, baron de Lagre, docteur en droit, après

avoir bravé la mort en relevant les blessés, mourut victime de son dévouement à l'ambulance du couvent des Dominicains de la rue Jean-de-Beauvais, à Paris.

Les Trappistes eurent aussi, parmi leurs aumôniers, une victime, et illustre. C'est le vénérable Abbé Prieur du monastère de la Trappe des Dombes, Dom Augustin. D'une ancienne famille noble, il avait jadis brillé dans le monde, sous le nom de marquis d'Avezac de la Douze. Il périt d'une manière foudroyante, emporté par la petite variole noire qu'il avait contractée en soignant les militaires malades. Cette affreuse maladie enleva aussi aux Carmes, un membre remarquable : le révérend Père Hermann. Il mourut à Spandan (Prusse) où il était allé soigner nos prisonniers. On sait que le Père Hermann était un excellent musicien et un compositeur de mérite. Né dans le judaïsme, le Père Hermann était tombé dans un nihilisme complet. C'est de cet abîme que la Providence l'avait tiré pour en faire un instrument actif de l'ordre des Carmes en France.

Un certain nombre d'autres aumôniers moururent en Allemagne, quelques-uns, comme le précédent, victimes des maladies contagieuses contractées en soignant nos prisonniers malades ; d'autres, par suite des misères, des tracasseries sans fin de l'administration prussienne qui, dit un correspondant, ne se gênait nullement pour mettre, sous les verroux, ces prêtres et religieux français qui portaient ombrage à son caractère soupçonneux et vindicatif.

Certes je suis obligé de passer sous silence bien des noms de prêtres et religieux, morts victimes de leur charité et de leur dévouement lors des événements de 1870-71 mais leurs noms sont écrits là-haut ; c'était la seule récompense qu'ils ambitionnassent ; ils l'ont reçue : c'est tout ce qu'il demandaient.

Bien des congrégations, pour n'avoir pas eu de victimes connues, n'en méritent pas moins une mention spéciale. Parmi elles, celle des Frères-Mineurs ou Capucins qui, outre leur dévouement aux blessés et malades militaires, mirent, à la disposition du ministre de la guerre, une cinquantaine de places gratuites dans deux de leurs maisons d'éducation du Midi, en faveur des orphelins de la guerre. A l'ordre des Capucins, appartient aujourd'hui, un ancien évêque de Toronto, dont vous avez entendu parler, Mgr de Charbonnel. A l'époque de la guerre, plusieurs journaux signalèrent sa charité, son énergie et son patriotisme. C'est qu'avant d'être évêque et capucin, monseigneur de Charbonnel avait été militaire ; il s'était distingué dans l'expédition du Mexique. Voici un de ses traits d'énergie comme missionnaire : il est tout à la fois militaire et apostolique. Dans une de ces missions évangéliques, le futur évêque s'était proposé de convertir une peuplade qui n'en était encore, en fait de religion, qu'à l'anthropophagie. Ce

que les néophytes prisèrent d'abord le plus dans le missionnaire, c'était lui-même, car ils voulurent le manger, mais le missionnaire, qui se trouvait indigne d'un tel honneur, étreignit de ses doigts d'acier deux des plus affamés, les posa doucement à genoux devant lui et les bénit. On sait que rien n'impose au sauvage comme la force physique. Les deux mangeurs d'hommes, qui étaient deux chefs, devinrent doux comme des agneaux, et depuis, ils vouèrent, ainsi que toute leur tribu, un culte de vénération à l'intrépide et infatigable missionnaire. Les Oratoriens, tout en partageant comme les autres les périls de notre armée sur les champs de bataille, se consacrèrent à deux œuvres spéciales : " l'œuvre des prisonniers français en Allemagne " au point de vue spirituel et matériel, et l'œuvre de " secours aux paysans français ruinés par la guerre ".

(A continuer.)

FILLE A MARIER (1)

PAR SALVATORE FARINA

XVII

La famille Trombetta était réunie dans le salon, quand Gioachino entra comme une bombe... seul !

Il avait le visage enflammé, les yeux hagards et la respiration haletante.

“Romolo ?” demanda-t-il d'une voix étouffée.

Et il se laissa tomber de tout son poids sur un fauteuil.

“On ne l'a pas encore vu, répondit Amalia épouvantée. Que lui est-il arrivé ?”

—A lui, rien, je l'espère...

—Et à qui donc ? demanda le docteur Rocco avec douceur, en voyant que Gioachino était tellement hors de lui qu'il se soustrairait même à son empire.

—A Federico... à M. Federico...”

Le docteur, qui avait un faible pour Federico, se leva instinctivement, sans prononcer une parole, comme s'il eût voulu lui donner l'aide puissante de son bras invalide.

“Il n'y a rien à faire, ajouta Gioachino, qui devinait l'intention charitable de ce geste. A cette heure peut-être tout est fini.”

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Amalia, terrifiée, ne comprenait rien, sinon que le cœur lui battait fort.

Aux questions de Tranquillina, Gioachino put enfin répondre :

“Federico est ruiné ; la faillite de la banque de... a entraîné celle de quatre autres banques, et dans chacune Federico a dû laisser un morceau de son million.”

—Et que lui est-il resté ? demanda le docteur.

—Il lui est resté probablement ce qui lui manquait auparavant pour avoir un million ; je ne sais pas combien cela faisait la semaine dernière ; aujourd'hui cela fait zéro.

(1) De la *Revue Britannique*.

—Quand est survenue la catastrophe ?

—Depuis quatre jours, tout le monde en parle ; seuls nous n'en avons pas entendu parler ; mais qui pouvait croire, quand samedi dernier Federico était de si bonne humeur à la fête, qu'il fût un homme ruiné ?

—Peut-être l'ignorait-il ? balbutia Amalia.

—Il le savait ! Depuis quatre jours, il ne reçoit d'autres visites que celles de ses créanciers, de son avocat, et de son homme d'affaires.

—Où est-il ? demanda Tranquillina, qui avait lu la question sur les lèvres tremblantes de sa fille.

—Qui le sait ? il a disparu ce matin à l'aube ; hier soir, il n'est pas allé coucher chez lui, et il avait ses raisons. En ce moment, un tapisier, qui avait meublé sa maison à crédit, fait enlever tout le mobilier, Romolo et moi, nous nous sommes séparés pour le chercher de tous les côtés... je n'ai rien appris... au cercle, on ne l'a pas vu depuis un mois... Hier, il a bu un vermouth au café Cova ; le garçon se rappelle l'avoir vu rire... je n'en sais pas davantage. Mais Romolo aura été plus heureux que moi... attendons-le... et tâchons de ne pas trop nous désespérer."

Lui excepté, personne ne se désespérait trop, au moins en apparence ; le docteur Rocco avait même repris l'usage complet de toutes ses facultés et commençait à railler par son calme affecté l'excessive inquiétude de M. Gioachino Poma.

"S'il est ruiné, dit-il d'un ton dégagé, tant pis pour lui ! c'est bien fait, il est jeune et aura le temps d'apprendre que dans la vie..."

La porte s'ouvrit, et tandis que Gioachino était entré avec l'impétuosité du désespoir, Romolo entra avec la solennelle mélancolie du découragement.

"Rien ? demanda Gioachino.

—Rien. Hier il a bu un vermouth au café Cova ; au cercle, on ne l'a pas vu depuis un mois ; son vieux serviteur a disparu aussi..."

Quand il eut fini de parler, il regarda autour de lui comme pour chercher un remède ; il vit Amalia qui était très pâle.

"Qui eût dit, signorina, quand avant-hier il vous achetait trois baisers pour trois mille lires, que c'était le caprice d'un homme ruiné ? Il me semble l'entendre pendant qu'il disait, en fouillant dans son portefeuille : " Je ne peux pas en acheter plus de trois."

La voix de Romolo, en voulant imiter l'accent moqueur et léger du bon Federico, tremblait.

Un sanglot lui répondit ; alors les deux vieillards ne purent se contenir et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Le docteur Rocco essayait en vain de paraître impassible ; il était très ému, et ne quittait pas sa fille des yeux.

Au milieu de tant de désolation, la voix de Tranquillina sembla à Romolo celle de la miséricorde céleste, lorsqu'elle dit :

— Soit ! M. Federico est ruiné, et il sera pauvre comme tant d'autres et peut-être moins, parce qu'il lui reste certainement quelque chose ; la faillite n'est pas une trombe ; si elle a emporté les valeurs de bourse, les maisons et les terrains que possède M. Federico doivent être encore à leur place. Sa situation n'est probablement pas désespérée, et de toute façon, avant de vous désespérer vous-mêmes, il faut attendre... D'ailleurs, il y a cela de bon...

— Quoi donc ?

— Son vieux serviteur a disparu aussi... avez-vous dit. Or il n'est guère admissible que le vieux serviteur ait consenti à se jeter dans le Naviglio pour aller servir son maître dans l'autre monde..."

On entendit une troisième fois la sonnette tinter avec une vigueur insolite ; un instant après entra l'ingénieur.

Il avait la mine allongée, la démarche grave et dans tous les mouvements une espèce d'embarras.

— Une mauvaise nouvelle ! dit-il d'un ton énigmatique ; Federico est ruiné !

— Nous le savons, répondit Gioachino, l'a-tu vu ?

— Certainement, poursuivit Enea ; il est ruiné ; cela m'afflige beaucoup. C'est la faillite de...

— Nous le savons, interrompit Romolo, tu n'as rien de plus nouveau à nous apprendre ?

— Comment voulez-vous que je sache si j'ai du nouveau ? Laissez-moi vous dire d'abord ce que je sais, et vous verrez... C'est la faillite de la banque de... qui a entraîné celle de quatre autres banques ; à elles cinq, elles ont ensuite ruiné le pauvre Federico... Je vous assure que j'en ai éprouvé une douleur... Il paraît qu'il ne lui reste plus que son trésor enfoui au temps de Napoléon.

— Comment le sais-tu ?

— C'est lui qui me l'a dit.

— Tu l'as donc vu ?

— Certainement que je l'ai vu.

— Comment prend-il les choses ?

— Ma foi, assez philosophiquement. Il est ruiné, mais, à le voir, on ne le dirait pas... C'est un homme fini, un homme sur qui la société ne peut plus fonder aucune espérance (il voulait faire allusion à la procréation légitime au moyen du mariage, mais il s'aperçut que cette allusion était peu goûtée) ; il ne sait rien de la vie, et, manquant d'énergie, il aura de la peine à végéter, il devra nécessairement renoncer à la consolation de..."

Il n'osa aller plus loin, craignant avec raison d'être trop clair.

Le docteur Rocco le regardait d'un air désapprobateur. Les autres semblaient l'écouter avec impatience.

— Où l'as-tu trouvé demanda Gioachino.

— Par hasard, au moment où il sortait d'une boutique.

— Quelle boutique ? s'écria Romolo vivement.

— Une boutique d'armurier.

— Ah ! Et tu ne lui as pas demandé ce qu'il était allé y faire... Voyons, explique-toi, où est-il maintenant ? où l'as-tu laissé ?

— Je l'ai laissé dans la boutique d'un pharmacien, où il voulait acheter je ne sais quel acide pour faire une analyse chimique.

— Une analyse chimique, s'écria Gioachino impatienté, et tu n'as rien compris ?

— Qu'en devais-je comprendre ?

— Qu'il veut se tuer, parbleu ! courons vite.

— Se tuer ! balbutia Enea en pâlisant.

Mais il ajouta aussitôt :

— "Vous êtes fous ! Il avait l'air de très bonne humeur ; je l'ai suivi de chez lui au cercle, du cercle au café, du café dans la rue, parce que je voulais lui faire la commission de la signorina ; je n'en ai pas eu le temps ; il m'a annoncé tout de suite qu'il était sur le point de partir.

— Où allait-il ?

— A sa villa du lac de Pusiano ; alors je n'ai rien dit... Ai-je bien fait ?"

Amalia, à qui s'adressait la question, fit signe que oui de la tête.

— "Je me suis contenté de lui proposer pour mon compte une affaire... une affaire... un contrat ; je voulais lui acheter une chose, une certaine chose, et j'étais disposé à payer un bon prix... Alors lui, me regardant en face, me dit sèchement : "Tu sais bien que je suis ruiné." Je n'en savais rien, et me suis fait tout raconter...

— C'est-à-dire ?...

— C'est-à-dire que d'abord c'est la faillite de la banque de... puis celle de la banque de... et...

— Nous le savons.

— Et qu'excepté son fameux trésor, il ignore même si, tout compte fait, sa villa du lac lui restera tout entière, car elle est hypothéquée.

— Vous le voyez ! vous le voyez ! s'écria Gioachino en regardant tour à tour Enea et Amalia.

— Pardon, répéta l'ingénieur, j'affirme qu'il était de très bonne humeur. Quand j'ai insisté pour qu'il me vendit une chose... une certaine chose qui ne pouvait plus lui servir à rien, il s'est mis à rire et m'a répondu qu'avec ce que les créanciers lui laisseront de sa villa il pourra attendre que son trésor se décide à revoir la lumière, et qu'il n'avait que faire de mon argent ; bref, il m'a dit à moi ce que j'aurais dû lui dire à lui...

—Que vous a-t-il dit ? demanda Amalia.

—*Poverino*... textuellement.

—Et vous, que vouliez-vous acheter à M. Federico ?" demanda à son tour le docteur Rocco.

Amalia rougit, l'ingénieur soupira et dit :

"Une chose !"

Gioachino et Romolo étaient sur les épines ; ils se regardaient, s'interrogeant en silence ; puis le premier leva les yeux au plafond, le second les baissa sur le parquet.

"Il n'y a rien à craindre, dit Enea.

—Allons donc !... Pourrais-tu me dire quelle sorte d'acide il est allé chercher chez le pharmacien ? Sais-tu quelle diable d'analyse chimique il veut faire ? riposta Gioachino.

—Et, chez l'armurier. qu'a-t-il acheté ? ajouta Romolo.

—Je n'en sais rien, répondit le docteur Rocco à la place de l'ingénieur ; mais je dois vous faire observer qu'au moins une de ces craintes est sans fondement. Si Federico a eu véritablement l'intention de se tuer, il est évident qu'il a fait son choix : ou le pharmacien ou l'armurier, car il me paraît difficile de se suicider avec le poison et avec l'arme à feu en même temps, c'est un luxe inutile. A vous entendre, on dirait que tous les suicidés ont dû nécessairement s'empoisonner d'abord, puis se jeter dans le lac de Pusiano ou dans tout autre lac, pour se tirer une balle dans la tête au moment de perdre pied."

Un frisson parcourut les fibres des deux vieillards ; le docteur Rocco lui-même ne put rester insensible à ses propres plaisanteries ; il grossit la voix pour que personne ne vit sa faiblesse ; mais, dans cette note de clairon, Tranquillina entendait vibrer une corde secrète et affectueuse.

"Savez-vous ce que je ferais si je n'avais pas la goutte, si j'étais à votre place, si enfin ce malheureux me tenait un tant soit peu au cœur ? Je courrais d'une seule traite jusqu'à Pusiano ; je me planterais sur les pas de mon décavé et ne le quitterais pas tant qu'il ne m'aurait pas donné des indices certains de bon sens. Tous les prétextes sont bons pour empêcher le prochain de commettre une sottise.

—Et s'il était déjà mort ?... demanda Gioachino.

—S'il était déjà mort, il me semble que je le ferais enterrer."

Gioachino et Romolo n'en écoutèrent pas davantage ; ils balbutièrent un salut décousu et gagnèrent la porte.

L'ingénieur soupira mélancoliquement une douzaine de fois ; mais voyant qu'Amalia ne s'occupait pas plus de lui que s'il n'existait pas, et qu'il n'y avait pas moyen de sortir du suicide de Federico, auquel il ne croyait pas, il se résigna à s'en aller.

"Il est parti de mauvaise humeur, cet importun ! lui cria sur les talons le docteur Rocco.

— Pourquoi importun ? se mit à dire Amalia en se penchant avec un geste câlin vers son terrible père et en appuyant sa tête sur les genoux du vieillard.

— J'ai compris, murmura le docteur pendant qu'il caressait de la main sa petite tête mutine ; j'ai compris. Nous voulons faire faire au papa quelque sottise. Voyons, parle..."

Amalia sourit et répéta machinalement :

" Pourquoi l'ingénieur Enea est-il importun ? Est-ce qu'il ne te plaît plus ?

— S'il te plaisait à toi, il me plairait, répondit doucement le docteur. Sais-tu pourquoi je le trouve importun ? Parce que, avec tout son esprit, il ne réussit pas à se faire accepter pour mari.....

— Tu te trompes, répliqua Amalia sur le même ton distrait ; l'ingénieur Enea me plaît et je l'accepte pour mari... Es-tu content ?

— Si je suis content ! "

Tranquillina s'approcha de sa fille et se mit à la contempler en silence.

" Tu es vraiment décidée ? lui dit-elle ensuite.

— Je suis décidée.

— Et c'est ton cœur qui parle ?

— Oh ! non, répondit Amalia tranquillement ; mon cœur, pour l'instant, se contente de m'envoyer du bon sang au cerveau, comme dit mon père ; mais, n'en doute pas, je l'aimerai plus tard ; il n'y a aucune raison pour que je ne l'aime pas... Ainsi, c'est entendu... l'ingénieur me plaît et je l'épouse ; et toi, père, tu écriras demain à mon futur mari pour l'empêcher de perdre patience, et avec la patience l'amour, s'il en a. On aurait bien le temps d'attendre un jour encore, nous ne sommes aujourd'hui qu'au 28 février ; mais il s'agit d'une bonne action, il vaut mieux la faire vite."

Papa et maman Trombetta regardaient leur fille avec une curiosité voisine de la stupéfaction.

Amalia poursuivit :

" Je mets à tout cela une condition..."

— Une condition !... Ecoutons, murmura le docteur.

— Ecoutons la condition, répéta Tranquillina.

— Que demain matin nous irons tous ensemble faire une partie de campagne.

— Une partie de campagne... le 28 février !

— D'abord, demain, c'est le 29 ; et puis, cette année, l'hiver ressemble fort au printemps... ce sont les journaux qui le disent... La campagne doit être superbe... nous coucherons à l'auberge et nous serons de retour le lendemain.

— Et où veux-tu aller ? lui demanda son père en se penchant pour la regarder dans les yeux.

—Au lac de Pusiano. J'ai besoin d'avoir une entrevue avec M. Federico.

—Une entrevue !

—Oui ; je vous contera tout cela en voiture... Naturellement, c'est toi qui as voulu y aller, d'abord, parce que tu es curieux de visiter les fouilles exécutées pour retrouver le trésor (tu as été invité cent fois, tu y vas une) ; puis, pour prouver à M. Federico que, quand un homme a perdu son argent, il peut toujours conserver ses vieilles amitiés, s'il a su les choisir...

—Et en gagner de nouvelles, fit observer Tranquillina.

—La mienne, par exemple, riposta Amalia. Probablement, il ne saura qu'en faire, mais qu'importe !... S'il est vrai qu'il ait envie de s'en aller... sous terre pour chercher son trésor, il ne sera pas mauvais de lui montrer le peu qu'il laisse à la surface."

Il snffit au docteur Rocco de pencher un peu plus la tête pour mettre un baiser sur cette bouche si sage ; après quoi, il dit à sa fille :

"Eh bien, oui, nous irons à Pusiano.

—Nous coucherons à l'auberge et nous serons de retour le lendemain matin," répéta Amalia.

Mais son père ne l'écoutait pas ; il réfléchissait.

"A quoi penses-tu ? lui dit Tranquillina.

—Tu le sais bien... c'est toi qui m'y fais penser ; moi, je n'y pensais pas. Ma fille, ajouta-t-il d'un ton grave, il n'est pas convenable de tomber sur le dos d'un homme ruiné, d'arriver chez lui sans être invité... Une jeune fille ensuite... Que pensera Federico ? Qu'en dira le monde ?

—La jeune fille sera accompagnée de son père et de sa mère, répondit Amalia avec fermeté : pour M. Federico, le prétexte, nous l'avons, et il est bon... D'ailleurs, tu l'as dit tout à l'heure : tous les prétextes sont bons pour empêcher le prochain de commettre une sottise. Si le monde y trouve à redire, tant pis pour lui ; mais le monde ne saura rien."

Le docteur Rocco, sans en avoir l'air, avait cherché sur le visage de sa femme s'il lui était permis d'envoyer le monde au diable, et, lorsqu'il vit que Tranquillina elle-même souriait aux paroles d'Amalia, il enfonça sa tête dans les épaules et dit bravement :

"Alors, tant pis pour le monde ; nous irons à Pusiano."

XVIII

La matinée était vraiment magnifique ; un beau soleil brillait dans un ciel sans nuages, et, sur l'herbe courte, passait par intervalles un air

tiède ; la voiture courait sans cahots sur la grande route ; le cocher, un petit homme plein de bonne humeur, parlait à ses deux chevaux, dont l'un écoutait ses saillies la tête basse, tandis que l'autre hennissait joyeusement.

Il était impossible de voyager dans de meilleures conditions et cependant le docteur Rocco n'était pas content ; il se démenait dans la voiture, se penchait pour regarder sous la couverture qui abritait ses jambes, comme s'il lui manquait quelque chose, et, quand sa femme et sa fille l'interrogeaient, il murmurait entre ses dents, ne sachant dire quelle chose lui manquait ; il lui manquait tout simplement Romolo et Gioachino, qui, dans leur angoisse ridicule, s'étaient mis en route un heure auparavant, au lieu d'attendre le bon plaisir du docteur Rocco.

Tranquillina écoutait le bavardage du cocher et suivait des yeux un vol de passereaux qui précédaient la voiture de mûrier en mûrier.

Amalia pensait.

Sortie de sa méditation, Amalia commençait à causer. Elle demandait les noms des localités qu'on traversait et le cocher les lui disait successivement. Elle s'informait des cultures et trouvait les collines, dénudées par l'hiver, délicieuses d'aspect, comparées à la plaine qu'on laissait derrière.

Si un oiseau passait au bord de la route, elle se taisait pour en suivre les gracieux mouvements, jusqu'au moment où la petite bête campagnarde, effrayée par l'approche de la voiture, se mettait en sûreté entre les branches dépouillées d'un mûrier.

Puis elle retombait dans sa méditation.

Le docteur Rocco, impatient d'arriver, battait la semelle sous la couverture et chantonnait entre ses dents, de façon à être compris de lui seul, un refrain guerrier, qui, après trente années de sommeil, lui revenait soudain en mémoire.

Personne ne se souvenait de Federico, parce que le temps était beau, la campagne pleine de soleil, le ciel transparent, et que les profils lointains des Alpes neigeuses étaient roses comme les pensées et les joues de la jeune fille.

Amalia se pencha en dehors de la portière et vit bientôt à quelque distance en avant une petite voiture qui descendait la vallée comme une flèche.

La voiture fut bientôt au bas de la côte, sur les bords du lac.

" Oh ! que c'est beau ! " s'écria Amalia.

Et le docteur Rocco, arrondissant sa main sur ses yeux en guise de visière, s'écria en même temps :

" Les voici !

— Qui ?

—Romolo et Gioachino.”

C'était eux, en effet ! La petite voiture s'était arrêtée un instant et filait au pas, et les deux amis étaient là, sur le bord de la route, immobiles.

Vus ainsi à distance, le docteur Rocco n'exagérait pas beaucoup en disant qu'il ressemblaient à deux garde-fous, l'un trop long, l'autre trop court, et placés par erreur trop près l'un de l'autre.

Tout à coup, Gioachino se retourna et poussa un "oh !" formidable qui traversa l'espace. Romolo excéuta la même manœuvre et regarda ; mais à peine en voulut-il croire ses yeux, et il avait raison, car il était myope et ne trouvait pas ses lunettes ; enfin, il lança à son tour un "oh !" retentissant

Quelques minutes après, les cinq voyageurs étaient réunis sur la route, et la voiture marchait en avant au pas.

“ Est-ce possible ? Vous aussi ?

—C'est un caprice d'Amalia, répondit, le docteur ; nous voulons voir les fouilles.

—C'est un caprice ! soupira Romolo tristement ; vœuille le ciel que nous arrivions encore à temps ! ”

Amalia ne pouvait souffrir les équivoques.

“ As-tu écrit à l'ingénieur ? demanda-t-elle à son père.

—Certainement que je lui ai écrit.”

Romolo comprit et courba la tête.

“ Nous nous sommes arrêtés ici pour prendre la traverse,” dit Gioachino.

Et il montrait du doigt un sentier entre deux haies.

“ Vous êtes arrivés bien tard !

—Nous avons eu un voyage plein de péripéties, dit Gioachino ; d'abord, la jument a perdu un fer, puis elle a perdu l'envie de marcher ; tantôt elle filait à toute bride, comme si elle avait peur d'arriver trop tard ; tantôt elle s'arrêtait brusquement au milieu de la route en disant presque :

“ C'est inutile ; à cette heure, tout est fini.”

Il s'avancèrent en silence, soucieux et sombres, en pensant à Federico.

Gioachino et Romolo s'étaient engagés les premiers dans le sentier et marchaient rapidement. A un coude, ils firent halte ; on apercevait la villa.

Ils s'avancèrent alors tous ensemble, toujours silencieux et la tête basse.

Voyant une paysanne qui venait de leur côté d'un pas accéléré, Romolo pensa :

“ La catastrophe est arrivée tout à l'heure ; cette jeune fille court au village pour chercher le médecin de la commune.”

Et quand la paysanne eut passé outre, après avoir salué et souri, la joie qui éclaira tous les visages prouva clairement que chacun avait eu la même pensée que Romolo.

Ils rencontrèrent un vieux paysan qui se tenait sur le bord d'un champ de plantes potagères, et qui transplantait ses légumes sans même lever la tête.

Chacun sentit que, si ce paysan était indifférent à ce point, Federico devait encore être vivant.

Leurs cœurs s'étant ouverts à l'espérance, toutes les consolations y entrèrent à la suite : celle du passereau qui venait à la rencontre des voyageurs en sautillant au milieu du sentier comme un petit maître des cérémonies ; celle du merle qui sortait d'une haie et traçait dans l'air comme un sillon noir aussitôt disparu ; celles du ciel azuré et de la colline dorée par le soleil.

Et quand, en débouchant du sentier avec une dernière hésitation. la caravane s'arrêta un instant, et vit, dans la longue avenue qui conduisait à la maison, trois personnes en train de se promener avec indifférence, le dos tourné aux nouveaux arrivants, et que, dans celle du milieu, par la taille, par la démarche, par la couleur des vêtements, chacun reconnut Federico, la chose parut si naturelle, que le docteur Rocco put jurer " qu'il l'avait toujours dit ", tandis que, jusqu'au dernier moment, il n'avait pas soufflé mot.

Romolo et Gioachino lui donnèrent volontiers raison.

" Oui, oui, c'est vrai ; vous l'aviez bien dit... vous l'avez toujours dit ; nous sommes deux enfants sans cervelle ; mais quelle joie ! "

Les trois hommes qui se promenaient dans l'avenue, arrivés à l'extrémité, se retournèrent. Federico aperçut les visiteurs de loin. Il se détacha aussitôt du groupe, fit un bout de chemin en courant, puis ralentit le pas.

" C'est nous ! cria le docteur Rocco.

— Nous-mêmes ! crièrent en chœur Romolo et Gioachino.

— Quel miracle ! " répondit Federico.

Avant de recevoir ses vieux amis dans ses bras, il tendit la main à Tranquillina et prit celle d'Amalia, qui, cette fois, ne la retira pas.

Chacun étudiait le visage du jeune homme avec la peur d'y lire quelque diablerie ; mais Federico était aussi calme, aussi gai que d'habitude ; il ne fit aucune allusion à sa déconfiture.

Il présenta à ses hôtes ses deux compagnons de promenade : l'un était son intendant ; l'autre un M. Tizio, qui sentait le créancier.

Cependant, Gioachino n'était pas tranquille, et, quand il en fit la confidence à Romolo, celui-ci répondit :

" Ni moi non plus. "

Que pouvait faire de plus le malheureux Federico pour tranquilliser

ses amis soupçonneux ? Il était difficile de se montrer plus dégagé de tout souci, de donner le bras avec plus de courtoisie à la signora Trombetta, de marcher plus tranquillement en lui parlant, de s'arrêter avec plus de naturel pour lui faire admirer un beau point de vue ; et il était impossible, ou au moins extraordinairement difficile, de se tourner en dérision soi-même avec plus de bonne humeur en signalant à l'attention des visiteurs trois trous énormes, au fond desquels la bêche et la pioche avaient en vain cherché le fameux trésor. Pouvait-il donc faire plus ?

— Un peu moins ! aurait répondu Gioachino.

— Il fait trop..., aurait ajouté Romolo en soupirant.

— Voyez... voyez, disait le châtelain, celle-ci est la première fosse, la plus profonde naturellement... par l'excellente raison qu'avant de nous décider à l'abandonner, nous avons attendu que le lac nous envoyât une députation pour nous prier de déguerpir..."

Il montrait en même temps un grand trou au fond duquel on pouvait apercevoir une flaque d'eau bourbeuse.

— Un beau travail ! s'écria Amalia avec un grand sérieux.

Federico la regarda, rit et la fit rire.

— Il n'est pas entièrement perdu, répondit-il ensuite, j'ai l'intention d'en faire un bassin qui me servira à arroser mon jardin.

— Ah ! très bien ! s'écria le docteur Rocco, mais son exclamation ne trouva pas d'écho.

— Voici la seconde excavation... Ici, comme vous voyez, on a perdu patience plus vite. C'est d'ailleurs un *beau travail* aussi ; n'est-ce pas votre avis, signorina ?

— Parfaitement ! répondit Amalia, qui, cette fois se contenta de sourire, en fera-t-on un second bassin ?

— Certainement, pour le potager, et un troisième là-bas... voyez, un troisième là. Le trésor est dans un coin de la maison et la maison malheureusement a quatre coins.

— Les parchemins devraient être plus clairs, fit observer Amalia. Et on n'a rien trouvé ?

— Oh ! si ; beaucoup de choses : une douzaine de marmites en terre cuite, plusieurs douzaines de haches en bronze, quelques hachettes en silex, beaucoup de rouelles et un nombre indéterminé de fragments de coupes d'amphores, etc.

— Qu'appellez-vous *rouelles* ? demanda Tranquillina.

— Ce sont de petites pierres plates et circulaires avec un trou au milieu ; si mes ancêtres de l'âge de la pierre polie ne se les mettaient pas au cou comme amulettes, je ne vois pas trop à quoi cela pouvait leur servir... Il y en a aussi en bronze.

— Et on n'a rien trouvé de plus précieux ? demanda Amalia.

—Oh! si, si; on a trouvé autre chose. Par exemple quelques poinçons, des agrafes, des fibules, des épingles à cheveux et des cure-dents, le tout en bronze.

—Vraiment?

—Vraiment... ne riez pas, je vous en prie. Là-bas, à Isolino, qui est une station lacustre de premier ordre, on n'a trouvé que des harpons de bronze, unis ou barbelés, et aucune agrafe, fibule, ni poinçon; mais comme les harpons étaient indispensables à une population qui vivait pour ainsi dire dans l'eau, il en résulte que les premiers propriétaires de mon fonds ont vu une civilisation plus avancée que ceux d'Isolino. Est-ce que je m'explique clairement?

—Pas trop, répondit Amalia.

—Donnez-moi le bras, signorina, et, en attendant que je vous fasse voir le point où commenceront la semaine prochaine les fouilles de la quatrième fosse, je vous expliquerai..."

Comment dire non?

Amalia s'avança et prit avec une sorte d'hésitation le bras de Federico.

Cette tête fêlée de Gioachino, qui éprouva une envie subite de se frotter les mains, ne vit pas le coup d'œil mélancolique de Romolo, et ne fut pas foudroyé par le regard terrible que lui lançait en plein visage le docteur Rocco.

"Voici, disait Federico, les objets trouvés *dans ma fosse...*"

Un frisson parcourut les veines de Romolo à ces mots si malencontreux, et Gioachino ne se frotta plus les mains.

".....Ils remontent, continuait Federico, à une époque de transition entre l'âge de pierre et l'âge de bronze... c'est-à-dire à une époque où mes ancêtres, ayant reconnu l'utilité du bronze, qui coûtait les yeux de la tête, commencèrent à en faire usage, d'abord dans les objets de première nécessité, puis dans les objets de luxe, tout en continuant d'ailleurs à se servir du silex...pour faire des économies...Et comme..."

—Où avez-vous pris toute cette science? " cria le docteur Rocco en rejoignant les causeurs.

Au lieu de répondre, Federico dit :

"Nous voici au bon endroit; le trésor est là dedans.

—Il y est vraiment? demanda Amalia en quittant poliment le bras de son cavalier.

—Puisqu'il doit être dans un des quatre coins de la maison, et que dans les trois autres on n'a rien trouvé..."

Le docteur Rocco n'avait pas eu depuis longtemps une occasion aussi propice d'épancher sa vieille rancune; il regarda le ciel avec une miséricorde toute terrestre, puis il dit :

"Cela arrive toujours ainsi; c'est dans les règlements célestes. A

moi, par exemple, il n'est jamais arrivé de trouver mon mouchoir dans la poche où je le cherchais d'abord... il était toujours dans l'autre."

Cette boutade provoqua une hilarité générale.

"Comment avez-vous remédié à ce guignon? demanda imprudemment Gioachino.

—Je n'ai pas remédié, moi; c'est vous qui vous êtes chargé de ce soin, répondit le docteur avec une humilité féroce. Depuis que mon bras droit ne me sert plus, je ne sais plus que faire de mes poches droites, mais mon tailleur s'obstine à les mettre; il paraît que la gravure l'exige.

—Y aura-t-il là aussi un bassin? demanda Amalia qui voulait arrêter les paroles amères sur les lèvres de son père.

—Ou un bassin, répondit Federico, ou un tombeau de famille à l'usage de mes descendants.

"Mariez-vous", fut tenté de lui dire Amalia, mais elle aperçut à temps la figure bouleversée de Romolo; très intriguée, elle s'approcha vivement de lui:

"Qu'avez-vous? demanda-t-elle tout bas.

—Ne vous semble-t-il pas qu'il soit?..."

Romolo n'eut pas le courage de finir sa phrase et laissa tomber ses bras avec découragement.

Amalia avait compris. Elle se retourna pour regarder Federico qui avait les yeux fixés sur eux et qui riait.

"Venez avec moi, signora, dit-il à Tranquillina, vous devez avoir une envie irrésistible de voir au moins une de mes marmites de terre cuite... N'ai-je pas deviné?"

—Certainement, vous avez deviné," répondit l'excellente femme avec sa bienveillance ordinaire.

Ils se dirigèrent vers la maison; les autres suivirent.

(A continuer.)

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE :—Causerie sur la composition de l'air atmosphérique.—Les Dunes.—Tuyaux en papier.—Le Pôle Nord.—Errata.

Dans l'après-midi du même jour, le capitaine Noël et ses deux auditeurs attentifs se retrouvaient dans leur salle de conférence improvisée pour achever de traiter le sujet commencé dans la matinée. La causerie reprit :

LE CAPITAINE.—Nous avons vu avant midi quelle est la composition de l'air. Cette composition ne varie pas, ainsi que l'ont prouvé de nombreuses expériences faites sur l'air dans des localités très éloignées et à des hauteurs différentes ; il est plus dense ici que sur le sommet des montagnes, car l'air est très élastique, très compressible, et les couches supérieures pesant sur les couches inférieures, celles-ci se compriment, s'épaississent de plus en plus depuis les limites supérieures de notre atmosphère jusqu'à la surface du globe, mais la composition relative est toujours la même. J'entends parler ici de l'air absolument pur. Mais l'air atmosphérique renferme toujours une très petite quantité de gaz acide carbonique qui peut aller de $\frac{1}{4}$ à 6 dix-millièmes, et une quantité de vapeur d'eau qui varie entre les limites les plus étendues, suivant la température de l'air et suivant son état de saturation. Il contient en outre, mais en quantités à peine appréciables, quelques autres gaz ou vapeurs, provenant de la décomposition des matières organiques, végétales ou animales, tels que l'acide sulfureux, l'acide sulfhydrique, l'oxyde de carbone.

VICTOR.—Mon oncle, vous nous avez parlé l'autre jour de cet acide carbonique qui se trouve toujours dans l'air, et vous nous avez promis de nous prouver sa présence.

AUGUSTE.—Et il y a là, sur cette tablette, un flacon et une assiette, remplis de chaux vive pilée que vous nous avez fait préparer pour cela.

LE CAPITAINE.—C'est juste. Enlevez ce plat de la table, et mettez à la place l'assiette et le flacon... Bien... La chaux est très avide d'acide carbonique, et, exposée à l'air, elle absorbe bientôt celui qu'il renferme ; aussi, depuis une semaine, la chaux contenue dans l'assiette doit en avoir absorbé une bonne quantité pour se transformer plus ou moins en carbonate de chaux ; dans le flacon que nous avons bouché avec soin,

au contraire, la chaux a dû demeurer ce qu'elle était. Nous avons essayé alors cette chaux en versant un peu d'acide sulfurique, et je vous ai fait remarquer que cet acide n'avait provoqué aucune effervescence, aucun dégagement d'acide carbonique, tandis que cela se produisait quand je versais de l'acide sulfurique sur du carbonate de chaux, de la craie, du marbre, de la pierre à chaux. Eh bien, renouvelons l'expérience, d'abord sur la chaux du flacon. Mettez-en un peu dans la capsule de porcelaine... bien... versez sur la chaux un peu d'acide sulfurique...c'est cela...Que se produit-il?

AUGUSTE.—Absolument rien, mon oncle, pas la moindre effervescence.

LE CAPITAINE.—Nettoyez bien la capsule, prenez de la chaux dans l'assiette, et surtout celle qui est restée à l'air, mettez-en dans la capsule et versez de l'acide sulfurique.

VICTOR.—Oh! cette fois, il y a bien effervescence, et effervescence marquée.

LE CAPITAINE.—Et qu'en concluez-vous?

VICTOR.—Que cette chaux a absorbé une bonne quantité d'acide carbonique, qu'elle ne peut avoir pris cet acide carbonique que dans l'air, puisque la même chaux qui était tout à côté, mais qui n'était pas exposée à l'air, n'éprouve pas la moindre effervescence. Donc, l'air que nous respirons renferme de l'acide carbonique.

AUGUSTE.—Cela est de toute évidence, mais il faut qu'il en contienne bien peu, puisqu'il ne nous incommode pas, quoiqu'on dise que c'est un poison.

LE CAPITAINE.—Voilà encore un préjugé qui ne repose que sur des apparences, et qui est tout à fait faux. L'acide carbonique n'est pas un gaz délétère, mais ainsi que l'azote, il ne peut entretenir la vie; c'est pourquoi une lumière s'éteint et un animal meurt en quelques instants dans une atmosphère d'acide carbonique; il n'y a pas empoisonnement, mais bien asphyxie par suite de l'absence d'oxygène, nécessaire à la combustion et à la respiration. Est-il jamais venu à la pensée de qui que ce soit de dire que l'eau pure est un poison? Certainement non! Et cependant, c'est absolument le même phénomène qui se produit lorsqu'on plonge un corps en combustion ou un animal dans l'eau. Dans l'un et l'autre cas, il y a asphyxie, mais non empoisonnement.

L'acide carbonique peut même exister en proportions assez grandes dans l'air, sans que les animaux en soient gravement incommodés, pourvu qu'ils y trouvent une quantité d'oxygène assez grande pour entretenir la respiration. D'un autre côté, les eaux gazeuses, que nous buvons avec tant de plaisir, contiennent jusqu'à deux pour cent en poids d'acide carbonique.

L'air atmosphérique est constamment soumis à des actions qui tendent, chacune, à changer sa composition ; mais ces actions se combattent dans leurs effets individuels, et sous leur influence simultanée, l'air conserve une composition sensiblement invariable. Les principales actions qui tendent à affecter la composition de l'air sont au nombre de trois :

1^o L'action exercée par les matières minérales qui constituent le globe ;

2^o Celle qu'exercent les animaux qui vivent à sa surface ;

3^o Celle que produisent les plantes pendant leur vie végétative.

La plupart des matières minérales qui composent notre globe sont sans action sur l'air atmosphérique ; elles renferment de grandes quantités d'oxygène et ne paraissent pas pouvoir en absorber de nouvelles. Cependant quelques minéraux, et principalement les sulfures métalliques, font exception ; au contact de l'air humide ; ces sulfures absorbent de l'oxygène et se transforment en sulfates. Dans beaucoup de localités, il sort du sol des courants de gaz, qui se mêlent à l'air ; les volcans versent continuellement dans l'atmosphère des courants considérables de gaz dans lesquels on trouve peu d'oxygène libre, mais beaucoup d'acide carbonique. Ces gaz contiennent aussi de petites quantités d'acides chlorhydrique, sulfhydrique, sulfureux, qui sont bientôt précipités sur le sol par la pluie. L'action du globe terrestre sur l'air atmosphérique tend donc à diminuer la proportion d'oxygène et à y introduire de l'acide carbonique.

La respiration des animaux consiste finalement en une absorption d'oxygène et en une exhalation d'acide carbonique. La plus grande partie de l'oxygène ainsi enlevé à l'air se retrouve dans l'acide carbonique exhalé, composé d'un équivalent de carbone, et de deux équivalents d'oxygène ; mais une autre portion de ce gaz se combine avec certaines matières de l'organisme animal, en les faisant passer à l'état de composés plus oxygénés, ou bien forme de l'eau en se combinant avec une portion de l'hydrogène qu'il enlève à ces matières. Les nouveaux produits, sont ensuite expulsés sous forme de sueurs, de déjections solides ou liquides, etc. L'azote de l'atmosphère ne joue aucun rôle actif dans la respiration, et sa proportion dans l'atmosphère ne paraît pas pouvoir être modifiée sensiblement par ce phénomène isolé.

Sous le rapport de l'effet final, la respiration des animaux peut donc être assimilée à une combustion qui fait disparaître une portion de l'oxygène, et dégage de l'eau et de l'acide carbonique. C'est cette espèce de combustion qui produit la chaleur nécessaire pour maintenir le corps de chaque animal à une température sensiblement fixe, et souvent très supérieure à celle du milieu ambiant. Les matières animales que cette combustion consomme sont remplacées par de nou-

velles, que fournissent les aliments élaborés par la digestion. La proportion de matière animale brûlée, dans un temps donné, par le même individu en bonne santé, est, en général, d'autant plus grande, que la température du milieu ambiant est plus basse, parce qu'il doit se produire plus de chaleur pour maintenir la température propre de l'animal au même degré. Cela explique pourquoi le même individu a besoin d'une nourriture plus abondante dans les climats froids que dans les climats chauds. L'exudation de l'eau, qui se fait plus ou moins abondamment par la peau tend à refroidir le corps, auquel cette eau, en s'évaporant, enlève beaucoup de chaleur; la transpiration empêche donc la température de l'animal de s'élever au-dessus de celle qui est compatible avec son organisation.

En définitive, la respiration des animaux agit sur l'atmosphère dans le même sens que les matières minérales; elle diminue la proportion d'oxygène et dégage de l'acide carbonique, et il en est de même de la combustion proprement dite, qui absorbe l'oxygène de l'air pour former de l'acide carbonique. Sous l'influence de ces actions, si elles étaient seules, l'oxygène de l'air diminuerait donc constamment, et l'acide carbonique s'y accumulerait indéfiniment.

Mais l'action des végétaux sur l'atmosphère, est précisément l'inverse de celle qu'exercent les animaux. Les plantes enlèvent, en effet, à l'air son acide carbonique, et, sous l'influence de la lumière solaire, elles dégagent de l'oxygène. Elles fixent également de l'azote qui entre dans la constitution de quelques uns de leurs principes immédiats et s'accumule, surtout, dans leurs fruits et dans leurs graines. L'absorption de l'acide carbonique par les plantes et l'exhalation de l'oxygène sous l'influence de la lumière solaire, se démontre par une expérience que nous ferons un de ces jours: nous introduisons une branche d'arbre bien garnie de ses feuilles dans notre cloche pleine d'acide carbonique, placée sur la cuve à eau, et nous exposerons le tout au soleil. Au bout de quelque temps, l'acide carbonique aura complètement disparu, et nous trouverons à sa place une quantité un peu moindre d'oxygène, en sorte que l'eau n'aura monté que de très peu dans l'intérieur de la cloche.

Le développement des plantes a lieu principalement aux dépens des substances gazeuses qu'elles puisent dans l'atmosphère par leurs feuilles; leurs racines enlèvent en outre au sol et aux engrais certaines substances, surtout des sels minéraux, qui sont nécessaires à leur existence. Vous voyez donc que les végétaux reproduisent constamment les matières nécessaires à l'alimentation des animaux, et cela, aux dépens des gaz que ces derniers exhalent dans l'atmosphère, et des déjections qu'ils rendent au sol.

C'est sous l'influence de ces actions chimiques qui se neutralisent

sans cesse dans leurs effets que l'air atmosphérique conserve sa composition invariable, que l'équilibre est maintenu.

VICTOR.—Mais c'est admirable, mon cher oncle, tout ce que vous nous dites là. Comme cela montre bien la sagesse infinie du divin Créateur, qui a ainsi tout coordonné dans la nature.

LE CAPITAINE.—C'est ce que vous remarquerez à chaque pas que vous ferez dans l'étude de la science. La science conduit à Dieu qui est le principe universel et immuable, et il n'est pas étonnant que les plus grands philosophes de l'antiquité païenne aient été conduits à la reconnaissance de ce grand principe, du Dieu créateur et modérateur de toutes choses.

Pour terminer notre sujet, nous allons examiner la question sur laquelle Auguste avait l'intention de me consulter : Quelle est la valeur de ces locutions : " L'air est pesant ". L'air est lourd ", dont on se sert vulgairement quand il fait bien chaud et que le temps est à l'orage. Alors on se sent accablé et comme écrasé par un poids extraordinaire qui pèserait sur notre corps, mais comme nous allons le voir, c'est tout le contraire qui a lieu. L'air pèse également sur toute la surface des corps qu'il entoure, de haut en bas, de bas en haut, sur les côtés. Une assiette de fer blanc ayant un creux de 8 pouces de diamètre ou 50 pouces carrés de surface, renversée sur la table, supporte une colonne d'air du poids de 750 livres. Comment se fait-il qu'elle ne soit pas écrasée, aplatie ? Parce que la même pression de l'air intérieur communiquant avec l'air extérieur fait équilibre à la pression de celui-ci. Si nous faisons le vide sous l'assiette, elle ne pourrait plus résister à la pression extérieure. Prenons une vessie bien bouchée et ne contenant que peu d'air, et mettons-la dans un récipient contenant de l'air à la pression normale, mais à l'abri de l'accès de l'air extérieur. La vessie est affaissée sous la pression de l'air du récipient. Si nous faisons peu à peu le vide, nous voyons la vessie se gonfler progressivement : c'est que la pression extérieure diminuant, l'air de la vessie tend à rétablir l'équilibre des pressions extérieures et intérieures ; il se dilate jusqu'à ce que la membrane tendue lui oppose une résistance suffisante pour arrêter son expansion. La pression totale sur la surface du corps d'un homme ordinaire, exercée dans tous les sens par l'air, peut s'évaluer à 25,000 livres, plus ou moins, et pourtant notre corps ne s'aplatit pas, ne s'écrase pas, ne se réduit pas à sa plus simple expression sous un poids aussi énorme. C'est que les fluides divers que contiennent toutes les parties du corps humain font équilibre à la pression de l'air. Diminuez l'une des pressions, extérieures ou intérieures, l'équilibre est rompu, il y a perturbation. L'air se dilate, se raréfie par la chaleur, et sa pression diminue. L'air pur et sec s'échauffe peu, naturellement, mais l'air saturé de vapeurs d'eau

s'échauffe bien plus, et c'est justement ce qui arrive par les temps d'orage. Alors, il se raréfie, et sa pression générale diminue. Comme conséquence, le baromètre baisse, et les fluides de notre corps, n'étant plus équilibrés par la pression extérieure normale, tendent à rétablir l'équilibre de pression en se dilatant. Il en résulte que nous ressentons un malaise, un accablement indéfinissable dans tout notre être : la pression qui produit cette perturbation ne vient pas de l'extérieur, mais bien de l'intérieur.

AUGUSTE.—Ah ! je saurai au moins à présent ce que cela signifie quand je dirai ou quand j'entendrai dire " qu'il fait pesant ", " que l'air est lourd ". Cela ressemble assez bien à ces expressions : " Le soleil monte, le soleil descend, le soleil tourne. "

VICTOR.—Oui, ce qu'on dit ainsi est justement en contradiction absolue avec les phénomènes qui se produisent.

LE CAPITAINE.—C'est bien cela, mais comme en définitive, ces expressions sont d'un usage général, il faudra bien nous résoudre à continuer à nous en servir comme tout le monde. Ceux qui en comprennent la portée les prennent pour ce qu'elles valent en réalité ; les autres les acceptent comme étant conformes aux impressions qu'ils ressentent en apparence.

Mais j'aperçois de nombreux visiteurs qui envahissent le jardin et qui se dirigent joyeusement de notre côté. Heureusement, nous en avons fini avec notre sujet. Allez bien vite remettre en place tous ces objets dont nous nous sommes servis pour nos démonstrations, et revenez tenir compagnie à nos amis. Après l'étude, la distraction.

VICTOR.—Mon cher oncle, l'étude comme cela, avec vous, vaut bien toutes les distractions du monde.

LE CAPITAINE.—C'est bien, c'est bien, mais ne soyons pas égoïstes : si nous nous devons à nous-mêmes, nous nous devons un peu aussi aux autres.

* * *

Le sable rejeté par les flots sur les côtes occidentales de l'Europe, depuis Ostende jusqu'à Bayonne, et entraîné ensuite par le vent, forme en certains endroits des dunes ou collines de sable qui envahissent peu à peu les terrains avoisinant le rivage, au point de devenir une menace permanente pour les habitants du littoral. Voici quelques détails intéressants sur les tentatives heureuses qui ont été faites pour arrêter le mouvement de ces dunes. Ces détails sont consignés dans un rapport que M. Chambrelant, inspecteur des travaux publics, a adressé à la société des Agriculteurs de France au sujet des dunes de la Gascogne.

Les dunes sur lesquelles on a opéré recouvrent une superficie d'environ 100,000 hectares, ou 250,000 acres ; elles mesurent plus de 80 mètres (270 pieds) de haut, sur une largeur de cinq à six kilomètres (environ 4 milles) Avant qu'on fût parvenu à découvrir un système de contrôle, les dunes étaient constamment en mouvement ; poussées vers l'intérieur par les vents de la mer, elles envahissaient et recouvraient les champs et engoutissaient même des villages qu'elles recouvraient parfois jusqu'au-dessus des clochers des églises. En 1870 M. Bremonnier tenta de les immobiliser en les recouvrant de végétation. Ses premiers essais réussirent assez pour l'encourager à persévérer dans son entreprise, qui vient enfin d'être couronnée par un plein succès. Ainsi, ces 100,000 hectares de dunes qui, non seulement, formaient un immense espace perdu, improductif, mais encore qui avaient jusqu'ici constitué une menace permanente pour les régions avoisinant le golfe de Gascogne, sont aujourd'hui plantées de luxuriantes forêts de pins, de sapins de mélèzes.

Mais ce premier résultat fixant les dunes qui existaient déjà antérieurement ne pouvait empêcher la mer de rejeter chaque jour d'autre sable qui formait de nouvelles dunes, lesquelles tendaient à leur tour à envahir les dunes désormais permanentes, et à anéantir les résultats d'un travail si laborieusement suivi. En fixant les anciennes collines de sable, on n'avait résolu qu'une partie du problème. Il restait à trouver la solution de la seconde partie sans la découverte de laquelle le premier succès, quelque brillant qu'il eût été, ne pouvait être qu'illusoire : Il fallait empêcher la formation de nouvelles dunes mouvantes. Mais cette difficulté n'était pas de nature à arrêter le courageux ingénieur qui conduisait les travaux.

Pour résoudre cette seconde question, on tenta de construire une dune artificielle au-dessus des hautes eaux, dans laquelle toutes les conditions des dunes mouvantes seraient renversées. Les formes données à ces dernières par le vent étaient telles que, du côté de la mer, elles s'élevaient en pentes douces sur lesquelles le sable se balayait facilement. C'est par ces pentes douces formant une série de plans inclinés, que le sable s'avavançait vers l'intérieur, chassé par le vent.

La construction de la dune artificielle fut donc décidée, et elle fut faite de telle sorte qu'elle présentait, du côté de la mer, non plus une pente douce, mais une montée escarpée. Pour assurer cette disposition, on établit une palissade tout le long de la côte à 120 mètres (deux arpents) du bord de l'eau.

D'abord, le sable chassé par le vent vint frapper la palissade pour retomber au pied, sauf une partie qui, passant par les fentes, alla s'amasser en arrière pour former de petits monticules. Bientôt le

sable retombé au pied de la construction en atteignit le sommet, formant du côté de la mer un plan incliné. Au moyen d'un agencement ingénieux, on releva la palissade et le sable continua à s'amasser entre celle-ci et le bord de la mer, tandis qu'en arrière, il s'élevait plus lentement, mais aussi continuellement. On répéta l'opération jusqu'à ce que l'on atteignit une hauteur suffisante (environ 40 pieds). Alors le sable ne put plus passer au-dessus de la dune artificielle, et il fut définitivement arrêté entre cette barrière et le bord de l'eau, où il demeurait jusqu'à ce qu'un vent contraire vint le rejeter dans l'Océan.

Pour fixer le sable en arrière de la dune, on y a planté l'*Arundo arenaria* dont les racines pénètrent à 12 et 15 pieds de profondeur et dont la tête se fait jour au-dessus du sable à mesure que celui-ci s'élève.

Les résultats obtenus par ce système ont été un succès complet, dit M. Chambrelant; les plus violentes tempêtes ont été incapables de transporter au-delà de la dune artificielle, le sable qui retombe impuisant sur le rivage, et son accumulation incessante a été arrêtée.

Voilà bien l'un des triomphes les plus beaux et les plus importants du génie et de la persévérance de l'homme sur les éléments contraires.

.

Les applications du papier s'étendent chaque jour au point qu'on pourra bientôt les nombrer à l'égal de celles du bois et du fer, si elles ne les surpassent pas. On en fait depuis peu, en Autriche, des tuyaux qui servent pour la conduite des eaux et du gaz. Ces mêmes tuyaux peuvent également servir à divers usages dans les fabriques, et pour la conduite souterraine des fils télégraphiques, il est tout probable qu'ils seront spécialement utiles par suite de leur peu de conductibilité. Voici, d'après le *Paper World*, comment sont faits ces tuyaux : on prend des bandes de papier ayant une largeur égale à la longueur des tuyaux que l'on veut obtenir. Le papier passe dans un réservoir d'asphalte fondu et s'enroule sur un noyau cylindrique dont la grosseur est déterminée par la section intérieure de tuyau que l'on veut obtenir. Quand le tuyau est refroidi, on enlève le noyau et on recouvre l'intérieur d'une espèce d'émail. L'extérieur est peint avec un vernis d'asphalte que l'on recouvre de sable. On a constaté que des tuyaux ainsi fabriqués, et n'ayant qu'un demi pouce d'épaisseur, pouvaient résister à une pression intérieure de 2000 livres par pouce carré.

.

ERRATA.—Livraison de février, page 120 : 103 kilogrammes 280 grammes au lieu de 10 kilogrammes 328 grammes.

CHRONIQUE DU MOIS

Le mois de Mars a vu se transformer en certitude pour le Canada catholique une de ses espérances les plus chères.

Monseigneur l'Archevêque de Québec sera, au prochain consistoire, élevé à la dignité de Prince de la Sainte Eglise Romaine.

Sa Sainteté Léon XIII veut évidemment, en revêtant Monseigneur Taschereau de la pourpre Romaine, donner à l'Eglise du Canada une nouvelle marque de la sollicitude avec laquelle le Saint-Siège a toujours suivi les progrès du catholicisme dans l'Amérique du Nord.

Québec a été le siège du premier évêché qui s'est établi dans la partie septentrionale du Nouveau Continent ; c'est sur la terre canadienne que le catholicisme a d'abord pris pied en Amérique, quand nos ancêtres sont venus créer la Nouvelle-France, et apporter aux nations sauvages les lumières de la foi et de la civilisation ; le germe déposé par eux s'est développé, l'Eglise romaine compte aujourd'hui des millions d'adhérents au Canada et aux Etats-Unis ; une centaine d'évêchés se sont groupés autour du siège archiépiscopal de Québec.

En choisissant Monseigneur l'archevêque de Québec pour l'élever au rang de cardinal de la Sainte Eglise, le Souverain Pontife a évidemment voulu orner d'un lustre plus grand encore l'Eglise du Canada, mais il lui a plu aussi évidemment, en conférant à Monseigneur Taschereau cet honneur insigne, de rappeler à tous les catholiques américains que Québec a été le foyer d'où les lumières de la foi ont rayonné sur toute l'Amérique du Nord.

* * *

La question irlandaise a subi un contre-temps qui a causé une vive sensation en Angleterre. Le vingt-cinq mars, au moment où on s'attendait à ce que M. Gladstone exposât à la Chambre des Communes son plan de réformes pour l'Irlande, Sir Vernon-Harcourt est venu annoncer en séance que le premier ministre était tombé malade et qu'il lui était formellement interdit de sortir. En conséquence, la présentation du

projet a été ajournée au huit Avril. De la part d'un homme moins sérieux que M. Gladstone, cette maladie soudaine aurait pu être prise pour un prétexte, d'autant plus qu'on savait que le chef du cabinet espérait encore amener à ses vues ses collègues dissidents, et qu'il faisait de grands efforts, voir même des concessions importantes, pour y parvenir. Mais il ne paraît pas que l'hypothèse dilatoire fût fondée. M. Gladstone est, assure-t-on, très résolu dans ses projets, et très anxieux d'en finir. Tout le monde a hâte de sortir de l'incertitude, d'autant plus que la crise ne peut que s'aigrir en se prolongeant. On peut juger de l'état des passions par le ton des journaux de toutes les couleurs, qui parlent librement de déchirements violents et de guerre civile si la question irlandaise n'était pas promptement tranchée par des mesures de conciliation.

En attendant, le *Standard* de Londres a donné des projets de M. Gladstone un aperçu dont les lignes principales ne sont probablement pas très loin de la vérité. L'autonomie irlandaise comprendrait la création à Dublin d'une assemblée législative qui aurait juridiction sur toutes les matières d'administration locale. La représentation de l'Irlande au parlement ne serait plus basée sur le chiffre de la population, mais sur celui des contributions annuelles versées au trésor public ; on calcule qu'elle se composerait, par suite, d'une trentaine de membres. Enfin, le gouvernement de Dublin ne pourrait point imposer de droits d'entrée sur les marchandises anglaises, ni entretenir de relations diplomatiques directes avec les puissances étrangères. C'est à peu près tout ce qu'on connaît des grandes lignes de la nouvelle politique de M. Gladstone relativement à l'Irlande. On s'occupe activement, d'ailleurs, de soulager les misères les plus pressantes des populations ouvrières. A Dublin, de nombreux ouvriers sans travail ont été mis, par le maire, au pavage des rues, et ces travaux continueront aussi longtemps qu'il le faudra pour donner des moyens d'existence aux nécessiteux.

* * *

Les questions ouvrières occupent aussi la chambre des députés en France. Les mines de Decazeville sont un point noir vers lequel se porte forcément l'attention. La grève continue, bien que les travaux aient été repris à plusieurs puits où ils avaient été abandonnés. Il y a même eu à ce sujet quelques conflits isolés entre les grévistes et les travailleurs ; beaucoup de perturbateurs ont été arrêtés. La population en général est sympathique aux ouvriers, mais elle condamne, les moyens violents et révolutionnaires, dont elle comprend l'inanité. Paris a donné à ce propos un remarquable esprit de bon sens. il y a eu de nombreux banquets le 18 mars, mais pas de démonstrations publiques, pour célébrer l'anniversaire de la Commune. L'ordre n'a été troublé

nulle part. Il paraît que Louise Michel n'est pas contente. Elle est huée et malmenée partout où elle va promenant son éloquence en France, et elle se propose de venir prochainement faire une tournée aux Etats-Unis.

* * *

Le ministère de M. de Freycinet profite du répit que lui laissent le rétablissement de la paix dans l'extrême Orient, l'apaisement en Europe des inquiétudes qu'inspirait l'imbroglio des Balkans, et le calme temporaire de la politique parlementaire, pour s'occuper des questions financières, qui sont actuellement l'intérêt le plus immédiat de la République. Le moment est propice, et le public paraît confiant. L'emprunt d'un milliard de francs, et même de près de quinze cents millions suivant une autre version, qui est sur le point d'être émis pour mener à bien un mouvement de conversion profitable au trésor, est généralement bien accueilli par l'opinion publique, et il fait prime sur le marché. On ne doute pas qu'il ne soit aisément couvert, et que le gouvernement ne reçoive des offres de beaucoup supérieures au chiffre demandé. On avait essayé, probablement en vue de la spéculation dont cette opération sera l'occasion, de répandre des bruits inquiétants touchant la situation dans l'Indo-Chine. Mais ces bruits ont été péremptoirement démentis. La délimitation de la frontière du Tonkin entre les agents français et les plénipotentiaires chinois se poursuit dans les meilleures conditions désirables, et les deux puissances sont d'accord en tous points sur les conditions du traité de commerce actuellement en négociation.

* * *

La grande découverte de Monsieur Pasteur pour la guérison de la rage tient une large place dans les esprits en Europe.

Il semble qu'aujourd'hui, la preuve de l'efficacité de cette découverte soit absolument faite, et il se produit dans le monde européen un véritable mouvement d'enthousiasme à l'endroit de celui qui vient de rendre à l'humanité souffrante un service aussi signalé !

Les nations étrangères s'empressent à l'envi d'offrir à l'illustre savant des témoignages d'une estime toute particulière. Le roi d'Italie lui a envoyé une décoration. En Russie, le prince Alexandre d'Oldenbourg veut faire construire à ses frais un hôpital où seraient soignées les personnes mordues par des animaux enragés. La Russie est peut-être le pays du monde où une telle institution rendrait les plus grands services, car les loups, plus encore que les chiens, y propagent l'hydrophobie. Il est arrivé ces jours passés à Paris dix-neuf paysans russes qui avaient été mordus par des loups atteints de la rage, pour être soumis au traitement de M. Pasteur. En réponse à une communication du ministre de l'instruction publique à Saint-Petersbourg, M. Pasteur a

offert de donner des instructions complètes à des médecins russes, pour répondre à la généreuse initiative du prince d'Oldenbourg. La colonie américaine de Paris n'est pas moins favorable. Elle se propose de donner le 14 avril à M. Pasteur un banquet qui sera présidé par M. McLane, ministre des Etats-Unis. La souscription progresse d'ailleurs rapidement en France. La chambre des députés a été saisie d'une demande de crédit de 200,000 francs dont le vote ne fait pas l'ombre d'un doute.

* * *

M. de Bismarck marche d'échec en échec dans ses plans de politique économique et sociale. La commission du monopole des spiritueux, qui avait rejeté les deux premières clauses du projet, a fini par le repousser en bloc. Le rapport sur la proposition de prolonger les lois contre les socialistes a été également rejeté. Enfin le reichstag a refusé, il y a quelques jours, de voter le projet d'impôt sur les sucres qui venait en seconde lecture. Aussi le chancelier et ses organes se livrent-ils de plus belle à un concert de gémissements contre la France, qui est, comme on sait, le déversoir ordinaire de la bile germanique. La *Gazette Nationale* et les autres organes bismarckiens répètent à l'envi l'antienne de la "revanche," entonnée à pleine voix l'autre jour par le *Post*. Ils ont découvert une nouvelle veine et ils l'exploitent. M. de Freycinet, disent-ils, n'a pas assez d'autorité pour étouffer l'idée de la revanche. Non certainement, mais tous les Allemands du monde ont cela de commun avec M. de Freycinet. Ils peuvent se le tenir pour dit.

La Gazette de Cologne aussi est particulièrement enragée; elle a enfanté, dans ces derniers jours, toute une série d'articles où elle dénonce sans rire un projet de marche sur les Vosges par une coalition d'orléanistes et de radicaux, sous la conduite de M. Paul Déroulède. C'est encore ce que nous avons vu de plus grotesque en ce genre; mais il paraît que c'est assez bon, dans l'opinion du chancelier inspirateur, pour donner la chair de poule aux récalcitrants du reichstag à qui il veut arracher un vote favorable à son projet de monopole des spiritueux. Il est si exaspéré de l'obstination du parlement à lui refuser cette satisfaction qu'il est allé lui-même, malgré ses rhumatismes, le menacer de le casser aux gages s'il persistait à méconnaître ses devoirs envers l'empire. "Si le reichstag, a-t-il dit, ne comprend pas mieux son devoir, je crains pour l'avenir de l'Empire, dans le cas de complications avec des puissances étrangères, quoique je ne voie pas de danger imminent. Je dois dire cependant qu'au printemps de 1870, non plus je ne voyais pas de danger imminent..... Si la force de l'Empire doit, comme la chose est probable, être mise à de rudes épreuves, c'est maintenant qu'il faut se préparer aux événements pos-

sibles." Un pareil propos devrait inspirer de très graves réflexions si on ne savait que M. de Bismarck est capable de toutes les intempérances de langage quand il veut faire "*chanter*" le reichstag. Reste à savoir si celui-ci baissera une fois de plus le ton au diapason du maître qui lui a déjà tant de fois joué le même air.

* * *

Moins heureuse que la France, la Belgique a eu des émeutes anarchiques qui ont commencé à propos de l'anniversaire de la Commune. A Liège d'abord, des bandes d'hommes ont parcouru la ville aux cris de : " A bas la bourgeoisie ! mort aux capitalistes," et de nombreux établissements ont été saccagés et pillés dans la rue Léopold. Les gendarmes ont rétabli l'ordre après une échauffourée sérieuse dans laquelle il y a eu de nombreux blessés

Si tout se fut borné à ces quelques manifestations tumultueuses, le mal n'eut pas encore été trop grand.

Malheureusement les émeutes commencées à l'occasion de l'anniversaire de la Commune, ont continué depuis et se sont étendues au point de prendre des proportions redoutables. Les désordres se sont renouvelés d'abord à Jemeppe, Tilleur et Seraing puis à Liège où ils ont été beaucoup plus graves et où ils ont pris une telle importance que ce n'est qu'après un véritable combat entre les troupes et les anarchistes que ceux-ci ont été dispersés. Il y a eu de nombreux blessés des deux côtés.

Une lutte très vive a également eu lieu à Seraing, entre la gendarmerie et les émeutiers, dont le plus grand nombre étaient des ouvriers et des mineurs sans ouvrage. Là aussi, il y a eu beaucoup de victimes. La rigueur de la répression a mis fin aux démonstrations violentes ; mais l'agitation, comprimée sur un point, s'est répandue aux environs. Des groupes furieux se sont répandus dans toutes les directions, sur les routes et dans les campagnes, s'armant de tout ce qui se trouvait sous la main, menaçant de piller et d'incendier, poussant des cris de mort contre la bourgeoisie.

Partout les troupes étaient sur pied, parcourant le pays qui paraissait occupé militairement, arrêtant des perturbateurs, surtout dans les régions minières, où des conflits sanglants avaient lieu quotidiennement. La grève a ensuite gagné toutes les mines, jusqu'à Charleroi ; dans cette dernière ville, les ouvriers ont quitté les travaux sans attendre la réponse des patrons, à qui ils avaient demandé une augmentation de salaire. Des troupes gardaient les puits, que les grévistes menaçaient de destruction et d'où ils écartaient ceux qui auraient voulu travailler. Des machines ont été brisées dans une usine à Lodeline ; une autre usine à Baudour a été brûlée, et le coffre-fort volé. Les troupes ont été un moment impuissantes à Charleroi, où les verriers s'étaient joints aux

mineurs ; les fils du télégraphe ont été coupés. La garnison d'Ostende a reçu l'ordre d'aller renforcer celle de Charleroi.

Il n'y a pas eu encore de désordres sérieux à Bruxelles, mais l'agitation y a été menaçante, des groupes de grévistes et d'anarchistes ont parcouru les rues, portant le drapeau rouge et chantant la *Marseillaise*. Des placards incendiaires ont été affichés la nuit dans les quartiers ouvriers, invitant les pauvres à piller et à brûler les quartiers riches. De nombreuses arrestations ont été faites ; on cite, entre autres, celles de plusieurs chefs anarchistes allemands qui sont à la tête du mouvement. De nombreux agitateurs étrangers arrivent sur le théâtre des troubles et se mêlent aux ouvriers, les excitant à la violence. Ces boute-feux sont généralement des Allemands, et la partie calme de la population commence à les regarder comme des agents provocateurs. Il est encore difficile de voir bien clair dans ces événements, qui ont sous plus d'un rapport un aspect suspect. Il en résulte un sentiment de défiance qui s'aggrave encore par suite de la proposition faite, dit-on, par le Gouvernement Belge à la Prusse, d'un accord pour l'adoption de mesures communes entre les deux pays contre les anarchistes et les communistes. Si l'on rapproche ces faits des visées récemment attribuées à M. de Bismarck sur la Belgique, on comprend les appréhensions qui se font jour dans la nation belge.

* * *

Le Canal de Panama a beaucoup fait parler de lui depuis quelque temps.

Cette grande œuvre dont l'achèvement fera tant d'honneur à l'esprit d'entreprise du génie français, traverse la crise définitive qui doit décider de son succès.

Malgré les nombreux appels au crédit précédemment faits par la Compagnie Internationale qui s'est constituée pour creuser le canal, le travail à faire est si gigantesques, que de nouveaux capitaux lui sont encore nécessaires ; et par ce temps de crise financière et commerciale, on ne trouve pas facilement trois ou quatre centaines de millions ; aussi M. de Lesseps veut-il s'entourer de toutes les garanties de succès pour faire l'emprunt dont il a besoin ; il sait qu'un échec serait peut-être la ruine de son entreprise.

Il a commencé par demander au gouvernement français l'autorisation d'émettre un emprunt à lots ; devant les hésitations du ministère, à lui accorder cette autorisation, il a demandé qu'une mission officielle fut envoyée à Panama dans le but d'examiner si le canal pouvait être fait dans les conditions de temps et d'argent qu'il a toujours indiquées.

Cette mission vient de rentrer à Paris et rédige en ce moment son rapport.

M. de Lesseps a fait mieux encore, il a convoqué des représentants

de toutes les nations intéressées à l'achèvement du canal, il a invité les membres des grandes Chambres de Commerce, enfin il s'est mis lui-même à la tête de cette délégation internationale, et il est allé à Panama, montrer sur les lieux mêmes à ses membres, émerveillés de tant d'activité chez un homme de quatre-vingt-un ans, que le canal serait terminé en 1889.

A peine revenu de son voyage, il en a rendu compte en ces termes à l'Académie des Sciences :

" Je vous avais promis, mes chers confrères, a dit M. de Lesseps, de vous donner dans soixante jours des nouvelles sur le voyage dans lequel vous avez bien voulu m'accompagner de vos précieuses sympathies. Fidèle à ma promesse, je mets d'abord sous vos yeux le plan détaillé des terrains que le canal traverse. Sur tout le tracé on circule aujourd'hui sans autre difficulté que celle que présentent les inégalités du sol ; il y a six ans, je me souviens qu'on ne pouvait faire la route sans être précédé d'un bataillon de nègres chargé de vous ouvrir un passage par la bache à travers des bois touffus et à peu près impénétrables.

" De Colon à Panama, sur toute la voie, on rencontre des chantiers populeux, des habitations par groupes plus ou moins considérables, de petites villes et des villages qui, hier encore, n'existaient pas. Il y a aussi deux hôpitaux, dont l'un compte 500 lits et n'en a jamais eu que 300 d'occupés, car si la santé n'est pas aussi parfaite qu'on peut le désirer (ce qui s'explique par les rigueurs du climat et l'influence bien connue des vastes terrassements), il est juste de constater que les maladies n'ont jamais fait les ravages désastreux qu'on a inventés pour les besoins de certaine cause.

" Avec mes compagnons, ingénieurs, délégués des chambres de commerce, savants, français et étrangers, j'ai assisté dans la Culebra, partie où se trouvent accumulées les plus sérieuses difficultés du percement, au saut d'une mine gigantesque. Il s'agissait de la destruction d'un mamelon haut de vingt-trois mètres, formé de roches granitiques très dures, représentant un volume de 40,000 mètres cubes environ. Je dépose sur le bureau le rapport de l'ingénieur en chef de la première section, M. Varilla, sur les préparatifs et les conditions de cette grande opération. Je note simplement ces circonstances : On a creusé dans le roc, à une profondeur de vingt mètres, trois galeries de mine de un mètre de section, convergentes vers un point où on a établi la chambre de charge. Dans cette chambre, on a déposé les matières explosibles, composées de $\frac{2}{3}$ de poudre à gros grain et de $\frac{1}{3}$ de dynamite. Employée seule, chacune ces substances aurait eu l'inconvénient soit de ne pas disloquer suffisamment la masse, soit de trop étendre l'action de l'explosion. Le bourrage s'est effectué au moyen de sacs de sable placés sur la poudre et la dynamite et d'une solide maçonnerie en ciment

fermant les galeries. Le feu a été communiqué simultanément aux trois fourneaux par des fils conducteurs partant d'une même batterie. C'a été un spectacle imposant et unique de voir la montagne se soulever d'abord, puis se fendre au sommet, se couronner d'un panache de fumée, éclater enfin avec un bruit formidable de tonnerre lançant en l'air des quartiers de roche dont plusieurs n'avaient pas moins de cent mètres cubes.

“Voici un petit morceau de la roche ainsi disloquée ; il représente la milliardième partie de l'énorme masse qui s'est évanouie en un instant sous l'effet des agents puissants que la science moderne a mis entre nos mains. Voici, en outre, la vue du mamelon au moment de l'explosion. Le dessin est d'une parfaite exactitude.

“De Côlon à Panama, le tracé est occupé par une armée de travailleurs ; l'œuvre est entreprise sur nombre de points à la fois. Nous louons à nos entrepreneurs, qui sont des hommes qui ont fait leurs preuves, les machines les plus perfectionnées, des machines dont l'ensemble représente le travail de 500,000 ouvriers. Jamais pareille entreprise n'avait été tentée. La construction des pyramides, qui a, dit-on, exigé le travail de 30,000 hommes pendant dix ans, n'est qu'un jeu à côté du percement de l'isthme de Panama.

“Nous avons notre usine, une usine comparable à celle du Creusot, pour la réparation et l'entretien de nos outils ; nous avons des dragues puissantes (j'en ai vu deux arriver de l'Amérique du Nord après avoir franchi le détroit de Magellan) qui ont déjà fait de notre mouillage un refuge assuré par les plus gros temps. Je rapporte de ma visite aux chantiers une confiance entière dans le succès de nos entrepreneurs, et une estime profonde pour la science et l'habileté de notre ingénieur en chef, M. Boyer. Le canal sera achevé en 1889.”

RENÉ DE JOLY.

1^{er} Avril 1886.

P. S.—Des circonstances inattendues ont retardé la publication de notre chronique ; aussi ne voulons-nous pas remettre au mois prochain pour dire à nos lecteurs quelques mots du grand débat qui s'est ouvert jeudi à la Chambre des Communes.

Quelle que soit l'issue de ce débat, la date du 8 avril 1886 marquera dans les annales historiques de l'Angleterre comme le point de départ d'une évolution capitale dans l'organisation et dans la constitution de son empire ; nul ne peut dire ce qui sortira de cette évolution où le Royaume Uni se trouve entraîné ; quoi qu'il en soit, il s'est trouvé en Angleterre, dans l'espace de six siècles, un homme d'état anglais pour prendre la défense de l'Irlande, et cet homme n'a pas seulement défendu l'opprimé, il a dressé un sanglant acte d'accusation contre l'oppres-

seur. En exposant jeudi dernier devant la chambre des communes son plan de constitution pour l'Irlande, M. Gladstone a énergiquement démontré le droit de ce malheureux pays à une réparation qui concilie la justice avec la conservation de l'unité britannique.

“ Si je comprends bien, a-t-il dit, l'histoire de l'Irlande, l'infortune et la calamité ont courbé ses fils sous un joug plus lourd qu'on n'en connaît ailleurs. Si l'Angleterre et l'Ecosse avaient souffert de pareils malheurs, les peuples de ces pays auraient sans doute recouru à des moyens semblables à ceux qu'ont employés les Irlandais pour poursuivre le redressement de leurs griefs. La coercition a complètement échoué pendant les cinquante-trois dernières années, dont deux seulement ont été exemptes de législation répressive. Je demande au parlement de mettre fin au gaspillage du trésor public qui a lieu sous le présent système de gouvernement et d'administration en Irlande, gaspillage qui n'est pas seulement une prodigalité inutile, mais qui démoralise en même temps qu'il épuise. Je demande que nous mettions en pratique les doctrines que nous avons si souvent prêchées aux autres, et l'avenir montrera que la concession du *self-government* local est le moyen, non pas de saper et de détruire, mais de fortifier et consolider l'unité.”

De ces quelques rapides aperçus découle tout le système de gouvernement que M. Gladstone propose aux chambres anglaises d'adopter pour l'Irlande, et dont la base fondamentale réside dans la création d'un parlement irlandais ayant juridiction sur toutes les affaires municipales, législatives et administratives. Ce plan, longuement élaboré, entre dans tous les détails d'une organisation qui soulève les problèmes les plus compliqués et les plus difficiles. Sans doute il est discutable dans certaines parties, suivant le point de vue auquel on se place, et on sait qu'il provoque, dans son essence même, des passions ardentes et une opposition irréconciliable non seulement dans toutes les fractions du parti conservateur, mais encore parmi les coreligionnaires politiques du grand homme d'état qui a osé prendre la responsabilité d'une si lourde tâche. Mais quoi qu'il arrive, qu'il triomphe ou qu'il succombe, ce ne sera pas pour lui un mince honneur de l'avoir entrepris. Il aura, dans tous les cas, semé un germe qui fructifiera tôt ou tard. Il n'est pas un de ses adversaires les plus implacables qui ne reconnaisse la nécessité de réédifier sur de nouvelles bases le gouvernement de l'Irlande, et, bon gré mal gré, ce sera sur les fondements qu'il a posés que sera construit, avec des modifications plus ou moins profondes, le nouvel édifice.

R. DE J.